

# REVUE DES LIVRES HONGROIS

## LINGUISTIQUE

### LINGUISTIQUE FINNO-UGRIENNE

a) Aussi bien en Hongrie que dans les autres pays, les études de linguistique finno-ougrienne ont marqué comme un temps d'arrêt. Ce ralentissement ne concerne en réalité que les publications. Le travail des savants s'est poursuivi aussi activement qu'auparavant. Seulement, les conditions matérielles, devenues de plus en plus précaires, ont empêché les produits de ce travail de voir le jour.

La revue qui était par excellence consacrée aux études finno-ougriennes : les *Nyelvtudományi Közlemények* (Communications linguistiques) n'a paru que difficilement et irrégulièrement. Passée sous la direction de Zoltán Gombocz, elle est parvenue au premier fascicule du volume XLVIII. Ce fascicule contient, outre quelques comptes rendus critiques, la fin de l'étude de M. Zsirai sur les noms de peuple finno-ougriens, un « spécimen » d'explication de la « Complainte de Marie » en vieux-hongrois de Mészöly, ainsi que le début de deux études : l'une intitulée « Introduction à la phonologie » par Gyula Laziczius, l'autre de László Göbl sur l'influence exercée par la littérature lexicographique hongroise sur le roumain. A tout cela s'ajoutent quelques notules et deux nécrologues.

La revue éditée par la Société de linguistique hongroise : *Magyar Nyelv* (La langue hongroise) paraît, elle, au contraire très régulièrement et elle poursuit son étude méthodique de l'histoire de la langue hongroise. Malgré la dureté des temps, elle apporte une contribution riche et variée où se détachent surtout les travaux d'un Gombocz, d'un Melich, d'un Németh. Elle ne dédaigne pas de s'occuper des problèmes les plus humbles de la stylistique hongroise actuelle. Elle est complétée à cet égard par la revue « *Magyarosan* » (A la hongroise) que l'Académie de Hongrie édite en vue de développer le purisme linguistique.

Le *Magyar Nyelvőr* dont le rédacteur en chef est Joseph Ballassa continue également. Si réduit que soit son format, il paraît régulièrement et prolonge la tradition des Szarvas et des

Simonyi. Aucune opposition doctrinale marquée ne le sépare de *Magyar Nyelv*. Rien d'étonnant à cela d'ailleurs puisque tous les savants dont il s'agit sont issus d'un même enseignement, celui professé par Budenz et Szinnyi d'une part, par Simonyi d'autre part.

Faute d'argent, le *Körösi-Csoma Arkivum* et la *Keleti Szemle* tardent à paraître. Qu'on me pardonne cet euphémisme ! Je ne peux me résoudre à considérer comme définitivement disparus des périodiques qui ne demandent qu'à sortir dès qu'on aura pu retrouver un peu d'argent<sup>1</sup>.

L'Académie de Hongrie avait entrepris en 1920 la publication d'un ample « Manuel de la linguistique hongroise ». (*A magyar nyelvtudomány kézikönyve*). Les volumes 1, 3, 4, 5, 6, 7 sont parus, ainsi que le 25<sup>e</sup> et la première moitié du volume 19.

Les tomes parus comprennent : 1) un exposé rapide mais très clair et très substantiel de Gombocz sur la méthode linguistique. 2) une histoire de la grammaire comparée finno-ougrienne en Hongrie, par le regretté J. Pápay. 3) Une étude sur les peuples finno-ougriens et leurs idiomes par le même auteur. 4) Un aperçu de la préhistoire des Hongrois par le comte E. Zichy (il en a été question ici-même). 5) une vaste étude des noms de lieu de la Hongrie à l'époque de la Conquête (*A honfoglaláskori Magyarország*) par J. Melich. 5) une étude de B. Hóman sur la colonisation de la Hongrie par les conquérants magyars. 6) la première moitié d'une histoire de la syntaxe hongroise par A. Klemm. 7) l'histoire de la « rénovation linguistique » hongroise, par V. Tolnai.

En outre, l'Académie avait entrepris la publication dès 1913 d'un dictionnaire étymologique de la langue hongroise. Le fascicule 10, paru en 1930, s'arrête au mot *érdem*. Il ferme le premier volume, qui comprend ainsi 1600 colonnes de texte. Par sa disposition typographique autant que par la science avec laquelle il est rédigé, ce dictionnaire reste le meilleur du genre. Il dépasse de beaucoup ce qui a été fait dans les autres pays. Il est vrai que l'Académie de Hongrie en a confié la publication à deux maîtres de la linguistique : Gombocz et Melich. Pour nous Français, ce n'est pas sans mélancolie que nous prenons en mains un livre aussi parfait. Après la stupéfiante grammaire que notre Académie Française a osé perpétrer, il nous est à peu près interdit de jamais espérer voir paraître un dictionnaire étymologique du français qui puisse rappeler le dictionnaire étymologique hongrois. Mais l'Académie Française

(1) Au moment de mettre sous presse, nous recevons le dernier fascicule du *Körösi. Csoma Arkivum*, qui continue donc sa publication, ainsi que le volume XLIX des *Nyelvtudományi Közlemények* (N. D. L. R.):

ne condescend pas à admettre dans son sein les connaisseurs les plus qualifiés du français, les Meillet, les Vendryès, les Brunot ou les Oscar Bloch. Plus consciente de sa mission linguistique, l'Académie de Hongrie s'honore de grouper les meilleurs savants de la Hongrie. Les difficultés matérielles l'empêchent seules de réaliser une œuvre plus grandiose.

En dehors des publications auxquelles on vient de faire allusion, signalons la grammaire historique de Gombocz dont seulement une partie, la sémantique, a été imprimée. Le reste n'est accessible que sous forme de polycopie. La syntaxe est particulièrement remarquable. Nous y reviendrons plus bas.

Les publications que nous venons d'énumérer concernent la science finno-ougrienne. Mais les turkologues n'ont pas chômé non plus. L'ouvrage essentiel est ici le livre de Gyula Németh : *A honfoglaló magyarság kitalakulása* (Constitution de la nation des conquérants hongrois) où l'auteur a réuni l'ensemble de ses études sur la préhistoire du peuple hongrois. Il a apporté à l'appui de sa théorie sur les origines du peuple hongrois, une documentation imposante qui fera l'objet de controverses ardentes pendant longtemps encore. En attendant, Gy. Németh a enrichi les études turk d'une belle découverte, celle de la langue des inscriptions du « trésor » de Nagyszentmiklós que la science d'un Thomsen n'avait pu déchiffrer.

Si l'on examine maintenant l'ensemble de ces travaux, on constate qu'ils ont été conduits avec le souci d'apporter le plus de lumière possible dans l'histoire de la langue hongroise ainsi que dans celle du peuple hongrois. Les savants de l'école de Budapest semblent avoir conçu leur mission comme étant celle de tirer le plus grand parti possible des faits hongrois qu'ils sont à même de connaître et de contrôler mieux que personne. L'étude comparative des langues finno-ougriennes est passée au second plan. Elle ne les intéresse que dans la mesure où elle concerne la langue hongroise proprement dite.

Il ne faudrait pas y voir le résultat de préoccupations chauvines. Ce recul de la grammaire comparée finno-ougrienne en Hongrie répond à ce qui s'est passé également en Finlande chez les finno-ougriens. La désaffection où est tombée la grammaire comparée finno-ougrienne tient à des raisons scientifiques très profondes. C'est qu'en voulant préciser les résultats suggérés par l'étude comparative des langues finno-ougriennes, on s'est heurté à une difficulté capitale. Les langues finno-ougriennes ont subi des influences étrangères d'une manière si profonde qu'il est aujourd'hui difficile de distinguer ce qui est issu d'un développement interne et spontané de ce qui a été provoqué par une action externe. Pour établir une distinction exacte, il faudrait connaître avec précision l'histoire de chacune des langues du groupe. D'où ce renouveau des études

historiques appliquées à tout ce qui concerne le développement isolé de ces langues.

Il n'est pas indifférent pour le finno-ougriste de connaître la formation préhistorique du peuple hongrois. Il est au contraire regrettable que nous ne puissions pas la connaître d'une manière aussi détaillée qu'il serait nécessaire. Combien de problèmes s'éclaireraient alors ! Rappelons-nous en effet que toute la morphologie hongroise est de date relativement récente et qu'elle s'est constituée probablement dans la période qui a immédiatement précédé la conquête. Que l'on se reporte aux belles études de Melich (*Magyar Nyelv* IX, XIV) ou à la magistrale histoire de la conjugaison hongroise de Gombocz (*Ungarische Jahrbücher*). En fouillant l'histoire et la préhistoire du peuple hongrois et de son idiome, les linguistes hongrois accomplissent donc l'œuvre qui est actuellement la plus utile et aussi la plus urgente. C'est seulement en s'appuyant sur leurs travaux que les comparatistes pourront plus tard essayer de faire faire de nouveaux progrès à la grammaire comparée des langues finno-ougriennes.

Mais il faut souhaiter que les difficultés matérielles ne viennent pas interrompre ou ralentir à l'excès ce travail indispensable.

b) Faute de place, il nous est interdit de fournir ici un compte rendu de toutes les publications qui ont vu le jour depuis la parution des derniers fascicules de la *Revue des Etudes Hongroises*. Nous ne signalerons donc que ce qui nous paraît offrir le plus d'intérêt pour nos confrères non-finno-ougriens.

Ces publications sont celles qui ont trait à la syntaxe, soit à la syntaxe historique du hongrois, soit à la syntaxe en général. (Il est à noter qu'aucune description d'ensemble de la syntaxe actuelle du hongrois n'est encore fournie).

La notion de syntaxe est l'une des plus délicates à définir. Depuis cinquante ans, on ne compte plus les auteurs qui ont cru devoir apporter une définition nouvelle de la syntaxe.

Celle donnée par Gombocz (*Magyar Nyelv*, 1929 : *Mi a mondatlan ?* « Qu'est-ce que la syntaxe ? ») se rattache à la théorie de John Ries. La syntaxe est pour lui l'étude des « syntagmes ». Par syntagme, Gombocz entend l'unité d'expression. Si simple que soit le syntagme, il se distingue du mot en ce sens que le mot n'apporte rien de nouveau et se borne à évoquer une notion déjà connue tandis que le syntagme véhicule une notion nouvelle. Par ailleurs, le syntagme n'est pas la phrase. Un titre comme « *Un cri dans la nuit* » n'est pas une phrase, pas plus que « *Un héros de quinze ans* », etc. mais ce sont autant de syntagmes qui apportent de par leur structure même un élément expressif nouveau. Le syntagme est donc « une construction de mots composé de deux ou plu-

« plusieurs éléments dont les termes sont liés par une relation nettement logique ».

D'où une distinction des syntagmes d'après la relation logique qu'ils expriment. Gombocz distingue deux types de syntagmes : 1) les syntagmes adnominaux; 2) les syntagmes adverbiaux. Ces syntagmes expriment quatre sortes de relations : a) prédicative (sujet et prédicat); b) attributive (ou épithétique), c) déterminative, d) objective. La relation b ne s'applique qu'aux syntagmes adnominaux, la relation d aux syntagmes adverbiaux seulement.

Pour Gombocz, il faut partir de ces relations logiques pour étudier les faits de syntaxe historique. Il se demandera par exemple par quels moyens linguistiques le hongrois a exprimé la relation objective. Il constatera qu'au cours de son histoire le hongrois a développé quatre sortes de syntagmes objectifs.

Prenant pour point de départ la relation logique, on étudiera les fonctions des formes des mots, c'est-à-dire le sens des constructions ou si l'on veut encore la sémantique syntaxique.

La définition que Gombocz donne de la syntaxe est donc une définition « logique ». Ce point de départ est excellent pour l'étude de la sémantique syntaxique où il permet de mettre un peu d'ordre. Reste à savoir s'il est aussi commode pour l'étude de la « morphologie » des syntagmes. Il semble que l'auteur s'en soit avisé, puisqu'à la fin de son exposé il déclare abruptement que les relations déterminative, attributive et objective sont issues de la relation « prédicative », ce qui fait que « du point de vue glottogonique la théorie des syntagmes se confond avec celles des phrases et la syntaxe avec l'étude de la phrase ».

Il ne saurait être question d'amorcer ici une controverse sur la syntaxe. Qu'il nous soit cependant permis de nous demander si l'on ne fait pas fausse route lorsque l'on veut ramener la théorie de la syntaxe à des relations logiques. Ceci apparaît surtout dans l'étude de langues comme les langues finno-ougriennes qui ont été parlées par des populations dont la mentalité reconnaissait, semble-t-il, une logique assez différente de celle que nous ont léguée les grammairiens gréco-romains.

Il conviendra de partir des formes des syntagmes. Car enfin est-il juste du point de vue « structure » syntagmatique de ranger un « syntagme » comme *háztüznézní* ou *léánykérő* parmi les syntagmes « objectifs » ? Structuralement ces syntagmes sont des mots composés du même type que *belenézní* ou *leányiskola*. Dans ces conditions la morphologie syntaxique ne s'accommode pas de distinctions qui intéressent le sens ou si l'on veut la fonction des syntagmes. Encore faudrait-il s'entendre sur le sens exact du mot « fonction ».

L'aspect structural des syntagmes semble avoir sollicité l'attention de Gombocz à un moindre degré. Il expédie rapidement

le contraste entre *a viz meleg* et *a-meleg viz* (sans parler de *meleg a viz*). Or l'ordre des mots est un des éléments essentiels de la structure des syntagmes. Pour s'émanciper de l'ordre des mots, le syntagme doit se faire flexionnel (dans le sens où Gombocz emploie ce mot).

Dans son esquisse d'une syntaxe historique du hongrois, Gombocz a donné une application de sa théorie de la syntaxe. Son exposé est sommaire. Il a été établi sur des notes de cours et ne représente pas une rédaction définitive. Néanmoins, il est la meilleure vue d'ensemble que nous ayons sur la syntaxe comparée des langues finno-ougriennes. Le plan est clair, le texte bourré de faits et de remarques de la plus grande importance. Si néanmoins, les faits n'apparaissent pas avec toute la netteté significative qu'ils comportent, c'est que le cadre logique dissimule les développements historiques. Le fait capital de l'histoire de la syntaxe hongroise, c'est le développement du « syntagme flexionnel ». L'ordre des mots rigide du finno-ougrien commun tend à faire place à l'ordre des mots libre. D'où le développement de l'accord, de la « congruence » comme dit Gombocz. Parti d'une structure syntaxique simple, le hongrois aboutit à une syntaxe complexe, d'une complexité qui n'a rien à envier aux raffinements syntaxiques de certaines langues indo-européennes. Ceci se marque notamment dans l'extension prise par le syntagme « objectif ».

La syntaxe historique du hongrois a fait l'objet d'une autre étude, celle qu'Antal Klemm lui a consacrée dans le tome 19 du « Manuel de la linguistique hongroise ». Seule la première moitié est parue.

Le plan même de cet ouvrage l'oppose à celui de Gombocz. Il débute par une définition péremptoire de la syntaxe : « Au commencement était ce qu'on appelle « pseudophrase » (*mondalpótló*) et la « phrase ». Là-dessus, l'auteur entame son exposé par l'étude de la « phrase simple » puis des « parties de la phrase ». Comme d'après lui toute phrase comporte nécessairement au moins un « sujet » et un « prédicat », il passe à l'étude du prédicat, puis des emplois des différents modes et des différentes formes du verbe, etc.

On voit par là que la confusion est totale entre l'aspect sémantique et l'aspect morphologique de la syntaxe. Constamment, l'auteur mêle forme et contenu, structure et sens. Le résultat est que son exposé devient obscur et masque les lignes essentielles du développement historique de la syntaxe hongroise. Cela fait du tort à un ouvrage qui déborde par ailleurs d'une profusion inouïe de faits et d'aperçus de toutes sortes. L'érudition de M. Antal Klemm est peu commune. Il a rassemblé une masse imposante de remarques et d'observations précieuses. Il est malheureux qu'il soit victime d'une conception inadéquante de la syntaxe.

Le fascicule 7-8 de *Magyar Nyelv* 1932 commence une étude de M. István Papp intitulée elle aussi « Qu'est-ce que la syntaxe ? » (*Mi a mondattan?*). Ce que nous en avons sous les yeux ne nous permet pas de nous former une opinion sur ce travail dont nous attendons la suite avec curiosité.

Si nous avons choisi pour ce premier compte rendu de faire connaître les ouvrages relatifs à la syntaxe, c'est que les questions de syntaxe préoccupent de plus en plus les linguistes. Dans tous les pays paraissent des études sur ce sujet. Il était nécessaire de signaler le travail accompli par les savants hongrois.

c) En dehors de Hongrie, des ouvrages importants ont paru au cours de l'année passée.

En Finlande, Setälä nous a donné la version française de ses études intitulées « Problèmes et tâches » (sic). Elles forment le tome XLIII du *Journal de la Société Finno-ougrienne*. Je m'excuse ici de n'avoir pas mieux révisé le texte français. Le temps m'a manqué à l'époque où l'auteur a eu l'amabilité de me le soumettre. La terminologie linguistique reste insuffisante çà et là. Trop d'incorrections et de fautes de français déparent encore ce recueil si intéressant par ailleurs.

Il ne saurait être question d'étudier ici tous les problèmes soulevés par Setälä. Comme le livre est écrit en français, il provoquera certainement des commentaires de la part de savants plus autorisés que nous.

Le tome LXII des *Mémoires de la Société Finno-ougrienne* contient une large étude de Paavo Rivila sur l'alternance consonantique et l'alternance vocalique dans le dialecte lapon de Maattivuono.

L'Institut pour l'étude comparative des civilisations d'Oslo a publié le premier volume du dictionnaire lapon de Konrad Nielsen. Cet ouvrage promet d'être le chef-d'œuvre de la lexicologie finno-ougrienne. Par son ampleur, par la rigoureuse exactitude avec laquelle il a été rédigé, il se dresse comme un monument de science presque inégalable. Il fait regretter que nous ne possédions pas de dictionnaire comparable des autres langues finno-ougriennes (à commencer par la finnoise où le dictionnaire de Lönnrot reste encore le seul qui réponde à des exigences scientifiques). Je n'ose m'imaginer ce que représente de travail et de science l'œuvre de Konrad Nielsen. Mon expérience me fait penser qu'il y a là un labeur presque surhumain.

Je ne reprendrai pas ce que j'ai dit dans le *Bulletin de la Société de linguistique* de Paris au sujet du remarquable livre où Björn Collinder a repris l'ensemble de la question des emprunts germaniques du finnois. Il serait à souhaiter qu'un autre auteur traitât de la même façon le problème des emprunts du

finnois au balte. Le livre de Thomsen qui continue à dominer la question est vieilli.

Signalons pour terminer le dictionnaire estonien-français de Wrangell qui est appelé à rendre de très grands services bien que son format soit malheureusement trop réduit. La brève étude de Saareste sur la « Division dialectale de l'estonien » avec son résumé en français apporte des données précises sur une question qui intéresse tous les spécialistes de linguistique géographique. Enfin ce dernier auteur a publié une brochure très substantielle sur la langue estonienne (*Die estnische Sprache*) où il a su rassembler tous les renseignements que peut souhaiter de trouver le non-spécialiste. On s'y reportera avec fruit pour les études de linguistique générale.

(Paris).

Aurélien SAUVAGEOT.

Elemér SCHWARZ. — *A nyugatmagyarországi német helységnevek*. [Noms de lieu dans la Hongrie Occidentale], Budapest, 1932.

Un des plus grands services que la toponymie peut rendre à l'histoire est de découvrir, grâce à l'explication étymologique des noms de lieu, les traces incontestables que les anciens habitants d'une région y ont laissées. Les recherches de ce genre doivent être toujours appuyées sur une documentation très précise, comprenant toutes les variantes connues de chaque nom de lieu en question. L'abbé Elemér Schwarz a le mérite d'avoir dépouillé pour son étude non seulement les archives hongroises, mais aussi les registres des paroisses. En même temps l'auteur est lui-même originaire de la Hongrie Occidentale; il en connaît parfaitement les dialectes. C'est ainsi qu'il réussit à soutenir avec un raisonnement convaincant que la plupart des noms de lieu de cette région ne sont que les formes germanisées des anciens noms hongrois, qui remontent à l'époque (X<sup>e</sup> siècle) où les conquérants magyars l'ont repeuplée. Les Allemands qui y habitent de nos jours sont les descendants des immigrants bavarois venus plus tard augmenter la population exterminée par les ravages des nombreuses guerres. Les noms tels que *Kittsee*, *Bildein* proviennent d'anciens noms hongrois : *Kücce*, *Beled*, déformés selon les principes généraux de l'étymologie populaire. Il est également erroné de croire reconnaître dans Ödenburg (Sopron) un vestige du culte d'*Odin*, étant donné que ce nom signifie « deserta civitas » et vient d'une construction : zur öden Burg. Ces exemples prouvent déjà que vouloir expliquer des noms de lieu, sur la base de la forme d'aujourd'hui, — comme le font presque tous les adversaires allemands de la théorie hongroise, — est une grosse erreur de méthode. L'abbé Schwarz nous promet aussi une histoire de la

colonisation allemande de la Hongrie Occidentale. Cet ouvrage donnera encore plus de relief aux faits toponymiques si magistralement exposés.

Ladislav GÖBL

Rózsa VIRÁG. — *Magyar helységnevek eredete. A magyar helynév-kutatás eredményei.* [L'origine des noms de lieu de Hongrie. Les résultats de la toponymie hongroise]. Szeged, 1931, 97 pages.

Comme les recherches toponymiques jouent un rôle très important dans la linguistique hongroise d'aujourd'hui, on a depuis longtemps senti le besoin d'établir la liste des noms de lieu dont a trouvé une étymologie satisfaisante. Il va sans dire que le choix des étymologies admissibles aurait exigé le sens critique d'un linguiste bien expérimenté. Malheureusement Mlle Virág, d'une part, n'a pas utilisé tout ce qu'elle avait à sa disposition (pour *Keresztúr* elle s'est contentée de citer une explication vieillie (p. 52), sans tenir compte du rapprochement fait par *M. Melich* qui a eu l'heureuse idée de comparer ce nom aux formes françaises telles que Dom Saint Remy et, de l'autre, n'a pas hésité à admettre (sans point d'interrogation) les étymologies fantaisistes d'un *Borovszky*. Elle fait encore dériver, d'après son modèle, le nom de la localité Hátszeg du vieux-haut-allemand chazzâ « chat » + ekka « coin » (p. 43). Elle n'ose rien ajouter aux explications qu'elle trouve dans ses sources; elle ne s'aperçoit même pas des contradictions qui résultent souvent de ses citations. Pour *Eszlár* elle admet encore une étymologie allemande (p. 35), tandis que pour *Oszlár* — qui n'est évidemment que la forme plus ancienne du même nom de lieu, — elle cite l'hypothèse aujourd'hui généralement admise de l'origine turque du nom (67). Une fois sur deux, elle oublie de mentionner que c'est précisément la forme *Oszlár* qui nous a conservé une trace intéressante des Ossètes venus en Hongrie. Pour les noms de lieu de l'Ouest de la Hongrie et du Burgenland, elle n'a pu utiliser l'ouvrage remarquable de l'abbé Elemér Schwartz.

L. G.

PASTINSZKY János. — Gyakorlati török szótár (Dictionnaire pratique hongrois-turc). Madsar ve tük lugat kitabi. I. rész : Birindsi Kiszim, (s. a.). A szerző kiadása. XXIX+1377 p.

Ce premier dictionnaire hongrois-turc, rédigé avec beaucoup de zèle et paru — malheureusement ! — aux frais de l'auteur, ne peut pas être jugé du point de vue strictement scientifique. Il n'a d'autre prétention que de donner une orien-

tation claire et précise à tous ceux qui veulent parler la langue turque. Naturellement il ne pourrait pas répondre aux besoins d'une étude plus approfondie. L'esquisse grammaticale qui précède le dictionnaire proprement dit, est réduite à l'essentiel, elle se borne à indiquer quelques règles principales de la langue. Un des plus grands mérites du livre est de donner après chaque mot plusieurs expressions usuelles, qui jettent plus de lumière sur le sens exact des synonymes turcs. L'accent est toujours indiqué là où il en était besoin. Il est dommage que l'auteur n'ait pu transcrire le texte turc selon l'alphabet nouveau,

G.

### LINGUISTIQUE ROMANE

Dans le domaine des études de linguistique romane nous avons à rendre compte de l'utile manuel de Géza Bárczi *Ó-francia hang-és ataktan*. (Phonétique et morphologie de l'ancien français). Tudományos Gyűjtemény. 34. Pécs-Budapest 1933, de même que de ses études sur les mots vieux français dans le hongrois, des contributions aux rapports lexicologiques hongrois-roumains de M. Lajos Treml, et de la thèse de doctorat de M. László Göbl « *A magyar szótárírodalom hatása az oláhra* » (L'influence hongroise sur la lexicographie roumaine. Tirage à part de la revue linguistique Nyelvtudományi Közlemények, vol. XLVIII, 1932).

Le petit manuel de M. Bárczi n'est pas seulement un guide commode pour les étudiants désireux d'avoir une initiation rapide dans l'étude du vieux français, il pourra également servir aux linguistes non-romanistes en leur apportant des renseignements sommaires sur l'histoire du français. Les principaux changements phonétiques sont résumés dans des tableaux clairs et méthodiques. Etant donnés les cadres restreints du livre, l'auteur a dû renoncer à discuter les faits controversés, mais il se décide pour l'explication qu'il trouve en accord avec ses propres expériences.

D'autre part, M. Bárczi a continué ses études sur les éléments vieux français du vocabulaire hongrois, en soumettant à l'examen dans la revue Magyar Nyelv (Langue Hongroise) les mots *must* 'moût' (XXVII, 122 ss.) et *szekrény* 'armoire' (XXVIII, 199 ss.). Il considère le premier de ces termes comme un mot international du moyen âge, qui a dû pénétrer dans le hongrois à la fois sous plusieurs formes (française, allemande, latine). C'est la forme française (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> s.) qui l'a emporté, grâce aux couvents peuplés de moines français, de même qu'aux colons

originaires de la France de l'Est et du Nord-Est, qui, comme on sait, avaient planté les premières vignes à Tokaj, et doté la langue hongroise du nom d'une espèce excellente de raisin (furmint). Quant au mot *szekrény*, après avoir démontré le mal fondé des anciennes étymologies, B. Bárzsi propose, pour des raisons phonétiques et sémantiques, de l'identifier avec l'anc. wallon *scrin* 'armoire, bahut'.

Dans la même revue, l'auteur de ces lignes s'est occupé de l'origine des mots roumains *feliort*, *cu nechiurmurluita* et de celle des provincialismes hongrois *cépenyélt*, *cire*, *básgulubás*, *bezerő* et *szaun*. Le mot *feliort* (extrémité d'un corridor dans une mine), inexpliqué dans le dictionnaire de l'Académie roumaine, vient du hongrois *feljárt* 'montée' (XXVII, 188-9). Dans le même article nous avons énuméré aussi un certain nombre d'éléments hongrois employés dans l'argot des mineurs roumains de Transylvanie pour l'étude duquel on consultera encore avec utilité le *Glosar dialectal alcătuit după material lexical cules de corespondenti din diferite regiuni* (Bucuresti 1928. Acad. Rom. Mem. Sect. Lit. Ser. III. Tom. IV. Mem. 3.) de M. St.-Pascu. — Dans l'expression *cu nechiurmurluita* (outre mesure, beaucoup trop) nous découvrons le verbe *kimélni* et non point *kémlelni* comme le croit M. Lacea (Dacoromania IV, 778). Le gérondif souligné de la phrase « Pre minutel socotind, chemuluindă și bine cerchindă acest lucru » (dans une lettre de Maramaros-Maramureș, publiée par M. Iorga, *Studii și Documente* XII, 234., et datée de l'an 1690, qui présente encore des éléments hongrois comme *foglăluită*, *alenușagă*, *felălet*, *hetalmü* etc.) appartient en effet à un verbe \**chemului* < *kémlelni* 'épier, observer attentivement', mais on doit le distinguer de la locution *cu nechiurmurluita*. — Pour *cépenyélt* 'raide' et *szaun* 'chaudron', ce sont des éléments roumains dans le dialecte hongrois des Csángó de Moldavie (cfr. MNy. XXVII, 322-3 et XXVIII, 173-4). — Quant aux transylvanimes hongrois *básgulubás* 'maladroit' < roum. *basbulubaș* < t. osmanli (*baš*) — *bölük-bașy*; *bezerő* 'ficelle rouge appliquée sur la collerette d'une chemise de paysanne' < roum. *bezereu*, *bezărău*; *cire* 'perche' ~ roum. *țără*, nous en avons parlé dans la même revue (XXVIII, 52-3; XXVII, 323), tandis que, pour la démonstration de l'origine roumaine de *burdugușza* 'personne déguisée le dernier jour du Carnaval', nous renvoyons à *Nyelvtudományi Közlemények* XLVIII, 67. Dans cette dernière revue nous avons donné la première partie d'un compte rendu critique sur les travaux linguistiques roumains publiés après la guerre et s'occupant de problèmes hongrois (*A háboru utáni oláh nyelvészeti magyarázatokról*, 93-106) <sup>1</sup>.

(1) La deuxième partie — de prochaine apparition — sera publiée dans le XLIX volume.

Dans une étude à la fois linguistique et historique nous avons examiné le problème de la continuité de l'élément roumain au nord du Danube, problème intimement lié à la question de la patrie primitive des différentes branches du peuple roumain. Au cours de notre argumentation nous avons tenu compte des résultats obtenus par les philologues roumains (Philippide, Pușcariu, Capidan Bărbulescu, etc.) qui, eux aussi, n'hésitent plus à admettre que les Istro-, Mégléno- et les Aroumains sont les successeurs de la latinité balkanique (le terme de latinité devant être pris dans son acceptation linguistique plutôt qu'ethnologique). Des arguments, comme l'extension relativement modérée de cet habitat primitif, l'absence d'une toponymie roumaine ancienne dans la Transylvanie tandis qu'on en trouve les vestiges dans les pays balkaniques, le manque d'éléments vieux-germaniques, en roumain, les rapports linguistiques albano-roumains et d'autres encore, tout cela prouve que les « Daco-Roumains » comme leurs frères habitant les Balkans et l'Istrie, se sont constitués dans les régions sud-danubiennes, opinion partagée d'ailleurs par M. Philippide, le plus profond connaisseur roumain de cette question épineuse.

(Budapest). Lajos TREML.

---

## LITTERATURE

---

### ROMAN

1. — Lajos ZILAHY. — *A szökevény* [Le Déserteur]. Athenaeum, 1930, in-8°, p. — *A lélek kialszik* [L'âme s'éteint]. Athenaeum, 1932, in-8, 245 p.
2. — Sándor MARAL. — *Idegen emberek* [Etrangers], Panthéon, 1930, 2 vol., in-8, 200 et 243 p.
3. — Béla POGÁNY. — *Koldusok a Szajna partján* [Mendiants sur le bord de la Seine], Dante, 1931, in-8, 226 p.
4. — Ferenc KÖRMENDY. — *A budapesti kaland* [L'aventure de Budapest]. Panthéon, 1932, 543 p.
5. — Louis KASSÁK. — *Egy ember élete* [La vie d'un homme].

(2) *A románság őshazája és a kontinuitás*. L'habitat primitif des Roumains et le problème de la continuité. A Jancsó Benedek Társaság Kladványai, 1. Budapest 1931.

[Autobiographie]. Dante, 1929-32, 6 vol. in-8, 192, 227, 202, 233, 221 et 237 p.

6. — Lili BRÓDY. — *A Mancí* [Margot]. Athenaeum, 1932, in-8, 231 p.

4. — La littérature hongroise de nos jours est en pleine évolution. La guerre, les révolutions et les temps extrêmement difficiles qu'a traversés et que traverse en ce moment le pays, ont laissé des impressions ineffaçables sur l'âme de sa jeune génération. Ces impressions tendent à se cristalliser dans une forme littéraire; il est certain que lorsque cette lutte pour la forme sera achevée nous nous trouverons en présence d'une littérature à l'aspect très varié, à tendances et aspirations entièrement nouvelles.

Déjà, à côté des écrivains qui sont, depuis longtemps arrivés à la notoriété, tels que Sigismond Móricz, Michel Babits, Frédéric Karinthy, Eugène Heltai, Renée Erdős, etc., et qui continuent à produire, toute une cohorte d'écrivains nouveaux se signale à l'attention. Citons, parmi ces derniers, ceux qui ont su interpréter les sentiments nouveaux des masses hongroises et qui, par conséquent, ont trouvé un écho puissant parmi le public. Dans leur rang il convient de mentionner en premier lieu Louis Zihaly qui donna, ces dernières années, deux beaux romans : *Le déserteur* et *L'âme s'éteint*.

Dans *Le Déserteur*, l'écrivain raconte l'histoire d'un jeune Hongrois qui fut élevé dans la haine des Habsbourg et dans l'idée de la nécessité d'une Hongrie indépendante. C'est pour la réalisation de cette idée qu'il participe, pendant ses années universitaires, au mouvement déclenché par les étudiants de Budapest contre le gouvernement aux gages de Vienne; c'est cette idée qui lui a fait déserteur le front; c'est encore en croyant servir sa patrie indépendante qu'il reste après la guerre, au service des bolcheviks; enfin, déçu par l'évolution des événements, désabusé de la vie et des hommes, il se retire dans sa ville natale, que les traités de paix ont attribuée à la Roumanie. Il y meurt au cours d'une rixe qu'il a lui-même suscitée, en défendant un Hongrois, humilié par des officiers roumains. Le Hongrois en question, son frère, ne l'a point reconnu et sagement, il s'est esquivé devant ces hommes à moitié ivres. István Komlós a déserté la vie, à laquelle son caractère intransigeant ne pouvait s'accommoder, comme il avait déserté la guerre une fois qu'il eut reconnu le mensonge de l'Idéal au nom de laquelle elle avait été menée.

Le deuxième roman de Zihaly *L'âme s'éteint* est également un roman à tendances sociales. Il traite, sous la forme d'un journal écrit par un émigré hongrois, le problème intime de

tous les émigrés : se refaire une vie nouvelle, s'adapter à la mentalité du pays où ils sont destinés à vivre, en arrachant de leur âme les racines qui les rattachent au pays natal. — Un jeune Hongrois, Jean Pekry quitte sa famille après la mort de son père pour essayer de gagner sa vie dans le Nouveau Monde. Il y passe par toutes les tribulations qui y attendent généralement les émigrés; il s'éprend d'une jeune fille américaine, qu'il épouse après bien des péripéties poignantes. Le sort le jette, lui et sa femme, à Honolulu, aux Iles Hawai, où il peut, enfin, mener avec sa famille une existence tranquille et heureuse. Au bout de quelques années, Jean Pekri, devenu John Pacry, revient dans sa ville natale pour revoir sa vieille mère et sa sœur. Tout dans la petite maison, d'où il était parti il y a une dizaine d'années, lui semble maintenant étroit, les locaux autant que l'horizon de ses habitants. Même impression pour tout ce qu'il voit dans la ville; devant sa femme, il a presque honte de ses compatriotes et de cette vie qui lui est devenue étrangère au point de ne pouvoir y rester. Il abrège son séjour, repart pour l'Amérique. Au moment où son train franchit la frontière de son pays, un sanglot monte irrésistiblement dans sa gorge : dans le flot de ses pleurs disparaît son âme ancienne, et nostalgique. Il a irrémédiablement perdu sa patrie, sans pour cela acquérir une patrie nouvelle; il est devenu l'un des nombreux « *heimatlos* » créés par l'après-guerre et qui errent, déracinés à jamais, dans le monde.

2. — L'idée fondamentale n'est pas très différente dans le beau roman en deux volumes de Márai, intitulé *Idegen emberek* (Etrangers). Le héros de ce roman est un jeune professeur qui a réussi, après ses examens, à obtenir une bourse pour un séjour d'un an à l'étranger. Il passe onze mois à Berlin, puis décide de finir son voyage d'études à Paris. — Il subit l'attrait indéfinissable, auquel tant de gens ont succombé, de cette ville; sans avertir sa famille, il y reste bien au-delà du terme qu'il s'est proposé. Lorsque son argent est épuisé, il fait tous les travaux, en commençant par les plus bas, que font ici les étrangers sans ressources ni métier; il y rencontre la femme française. Au terme d'une aventure sentimentale, au bord de la mer bretonne, il se révèle qu'il reste, pour elle, éternellement lointain et incompréhensible; elle tremble à la pensée même qu'elle aurait pu avoir un enfant de lui, l'Etranger. Après cette révélation, il voit avec d'autres yeux la vie des étrangers à Paris; la Grande Ville les accueille, mais ne les admet pas dans sa communauté; ils restent toujours à la surface, sans jamais pouvoir s'identifier avec elle. « Etrangers » gens déclassés, déracinés, fils d'une autre race, ils le restent jusqu'à la mort.

Cette découverte lui donne la force de s'arracher à Paris et de retourner chez lui où il occupera la place qui lui convient dans la société.

3. — A cette conception sur la vie à l'étranger s'oppose fondamentalement M. Béla Pogány, par son roman : *Mendiants sur le bord de la Seine*. Il y raconte, lui aussi, l'histoire d'un jeune émigré hongrois, avec les péripéties qu'il traverse; mais cette histoire finit par l'assimilation totale de l'émigré en question, par son absorption dans la collectivité de la vie ouvrière parisienne. Ce premier roman de M. Pogány nous révèle un écrivain plein de talent et de charme dont le style limpide et le récit bien mené fait bien augurer de son œuvre à venir.

4. — Un nouvel écrivain hongrois nous a été révélé l'été dernier en François Kőrmendi dont le premier roman *L'aventure de Budapest*, fit tout de suite sensation. La première partie de ce roman est un tableau rétrospectif des aventures d'un jeune Hongrois qui, revenu de la guerre, subit les effets des graves événements qui bouleversent son pays. Le sort le jette à Vienne, puis à Londres, enfin en Afrique du Sud où il conquiert fortune et renommée. La deuxième partie est celle qui a trait, à proprement parler, à « l'aventure de Budapest ». Le jeune homme en question visite, au cours d'un voyage d'agrément en Europe, cette ville de Budapest d'où il est jadis parti pauvre et banni et où il fait maintenant figure de triomphateur. Ses anciens camarades d'école qui, restés à Budapest, ont dû se résigner aux possibilités étroites et mesquines d'une vie diminuée, éprouvent à la vue de Kádár et de la richesse à grande échelle qu'il représente, comme l'irruption d'un autre monde plus large, plus libre; ils n'en sentent que mieux l'étroitesse du leur, la pesanteur de l'atmosphère qui menace de les étouffer. Autour de Kádár des intrigues se nouent aussitôt : personne ne l'approche sans une arrière-pensée, sans l'idée d'un profit à tirer de lui. Une jeune fille réussit à captiver le millionnaire; c'est la sœur de Kelemen, un des camarades d'école de Kádár, celui, qui, le premier, a été averti de la carrière vertigineuse de son ancien ami. Elle est une aventurière de grand style, qui, non contente de devenir la maîtresse du millionnaire, essaie de jouer le tout pour le tout: elle se dérobe à son désir, tout en l'attisant, pour le mettre à la fin devant l'alternative de divorcer d'avec sa femme et de l'épouser ou de ne jamais la posséder. Mais en jouant ainsi, elle n'a pas compté avec l'attachement de Kádár à sa femme, qui fut la cause initiale de sa fortune, son épouse, compagne et collaboratrice de ses luttes. Joly, l'aventurière, perd le jeu; le millionnaire se ressaisit, se soustrait à son emprise, et la laisse dans la médiocrité dont elle a rêvé de sortir à jamais. La victime de cette aven-

ture est la figure poignante de Kelemen, qui a mis, dès le jour où il a découvert l'existence de son riche ami, tout son espoir en lui et qui voyant cet espoir s'effondrer, ne peut plus longtemps supporter la vie sans horizon qui l'entoure : il va se jeter dans le Danube.

Ce roman qui mériterait mieux que ce rapide résumé, révèle comme qualité principale, une peinture extrêmement vivante des événements et des personnages; ceux-ci comme ceux-là défilent devant nos yeux avec une rapidité vertigineuse, à telle enseigne que nous nous sentons emportés par eux et participer à leur vie.

5. — Mentionnons, parmi les livres ayant fait quelque bruit en Hongrie, l'autobiographie de Kassák, intitulée *Egy ember élete* (La vie d'un homme). Nous assistons avec l'auteur à son enfance, à la formation curieuse de sa personnalité, à ses vagabondages passionnés à travers l'Europe, à ses misères, à ses luttes politiques et intellectuelles, enfin à ses succès littéraires. Jamais, au cours des six volumes, l'attention du lecteur ne fléchit, jamais la lassitude ne le gagne; ce n'est pas en vain que François Gachot compara, dans le « *Mercur de France* » cette autobiographie à celle de Gorki.

Louis Kassák est l'un des écrivains les plus puissants de la génération hongroise actuelle.

6. — Disons un mot enfin de l'aimable roman de Lilly Brody *A Mancsi* (Margot). C'est l'histoire d'une jeune fille qui mène une vie désœuvrée jusqu'à ce qu'une grande douleur (elle est abandonnée par son amant) ne la transforme complètement. Elle se met alors à étudier et à travailler avec acharnement; elle renaît à une vie nouvelle. Consciente de sa valeur, guidée par sa volonté inébranlable de s'affirmer, en femme qui travaille dans la société, une nouvelle force rayonne d'elle, force qui, se joignant à son charme naturel, séduit le directeur de la banque où elle travaille. La conclusion, c'est le « *happy end* » habituel aux romans féminins : le directeur de banque épouse Marguerite.

Roman sans prétention, mais qui, peut-être justement à cause de cela, n'est pas dépourvu de toute valeur littéraire. Il en émane une leçon souriante, propre à raffermir le moral du lecteur; la lecture en est aussi agréable aux lettrés qu'au grand public.

L'énumération ci-dessus, bien qu'elle ne soit point complète, de la récente production littéraire de la Hongrie, est cependant susceptible déjà de montrer la transformation qu'exerce la vie quotidienne sur la littérature hongroise. Celle-ci choisit ses sujets dans les préoccupations présentes du public et en

ce sens, elle est réaliste, alors que la littérature hongroise du commencement du siècle avait été plutôt idéaliste, adepte du précepte de « l'art pour l'art ». Cette différence de conception se manifeste également dans la différence des genres, alors que, il y a un quart de siècle, la poésie l'emportait sur le roman et la nouvelle, de nos jours c'est le contraire qui est vrai. Le renouveau de la littérature hongroise est venu autrefois de Paris et d'Angleterre, aujourd'hui, il semble provenir des sources profondément remuées de l'âme nationale.

G. STRÉM.

Aladár KUNCZ. — *Fekete kolostor* [Noirmoutier]. Athenaeum, 1932, III<sup>e</sup> édition, 2 vol. 284 et 257 p.

Ce livre, qui doit son titre suggestif à une étymologie populaire<sup>1</sup>, est le plus poignant souvenir de la Grande Guerre dans la littérature hongroise. L'auteur, mort en 1931, au moment où son chef-d'œuvre venait de paraître, appartient à la génération qui, suivant l'exemple d'André Ady, considérait la France, et notamment Paris, comme le symbole de la culture européenne. Elevé dans le milieu francophile du Collège Eötvös de Budapest (v. tome I, p. 160) — institut créé sur le modèle de l'École Normale Supérieure — et professeur dans un lycée de la capitale, Kuncz passait toutes ses vacances en France, non seulement pour se pénétrer du charme de la langue, mais aussi pour rester en contact immédiat avec l'esprit français. En 1914 il séjournait en Bretagne quand la guerre éclata. Quoique aussitôt retourné à Paris, il ne put rejoindre le dernier train qui partait pour la Hongrie et c'est ainsi qu'il dut se résigner, pour plus de 4 ans, à la monotonie de la vie d'internement. L'île de Noirmoutier ne fut qu'une station dans le calvaire que cet ami fervent des Français, et avec lui, tant de ses compatriotes devaient gravir. Cependant les souffrances morales et physiques devenaient, pour son âme amoureuse du beau, une source d'inspiration profonde qui, après dix ans de travail et de recueillement, donna pour résultat un ouvrage admirable.

L'auteur a le mérite d'être toujours objectif et sincère. Malgré sa sympathie pour les Français (sympathie que les événements auraient pu changer en haine implacable), il n'hésite pas à constater les excès de pouvoir dont il a été le témoin ou la victime, tout en n'oubliant pas de tracer, à la Dickens, le portrait d'un brave sergent. Le sentiment de l'humanité profondément sentie est toujours accompagné du soi-même méticuleux

(1) Le nom de Noirmoutier vient de « en Oirmoutier », qui, à son tour, remonte au latin « Heri (nom du possesseur) manserterium ».

de l'observation artistique. Par l'accumulation des menus détails, qui dans la synthèse reçoivent tous une valeur particulière, l'auteur sait évoquer l'impression de la vie réelle tout en gardant son point de vue collectif; il ne perd jamais de vue l'individu et par là, il arrive à créer des caractères bien marquants. Il étudie avec une grande finesse d'analyse les processus psychologiques qui se déroulent dans l'âme des pauvres internés. Il montre comment certains sentiments, refoulés dans les conditions de la vie normale, se dégagent dans l'ennui affolant de l'isolement. On y est obligé de se réfugier vers les souvenirs du passé, devenus déjà de pures abstractions, vers les lectures préférées (comme une poésie de Stuart Merrill, tome I, p. 241) dont certains passages revêtent tout d'un coup une nouvelle valeur affective. Pour délasser leur esprit, inquiet de l'avenir, les internés recourent à toutes les distractions possibles (par l'inutilité de ces efforts réitérés le livre de Kuncz rappelle plus d'une fois le « Zauberberg » de M. Thomas Mann) : ils s'essaient à faire du théâtre, ils organisent des cours de danse et même un bal tragicomique, ils s'adonnent aux exercices physiques; mais tout cela ne suffit pas à les préserver du désespoir, et dans bien des cas, de la folie. Kuncz avait à peindre des sentiments parfois extrêmement complexes et, s'il y réussit complètement, ce n'est que grâce à son art incomparable. Il passe toutes ses impressions par le filtre de son esprit d'artiste et de son intelligence : c'est ainsi qu'il les rend plus significatives, en leur prêtant même une valeur symbolique. C'est pourquoi son œuvre diffère tant des autres romans de guerre, qui, pour la plupart, reproduisent la réalité avec une exactitude photographique, sans la marquer du génie créateur. Par contre, « Noirmoutier » est pour nous non seulement une œuvre littéraire, mais un document psychologique et social à la fois. Le microcosme de ce petit groupe hermétiquement isolé du monde est une coupe transversale de la société hongroise. Tous les personnages y figurent sous leur nom véritable. Beaucoup d'entre eux jouent un rôle considérable dans la vie de la Hongrie d'aujourd'hui, mais personne n'a honte de se reconnaître dans tel ou tel personnage de « Noirmoutier ». Chacun y est peint par les traits réels de son caractère qui est observé avec impartialité, mais non avec impassibilité ! L'art de Kuncz ne devient jamais trop subtil ou impassible, il est plein d'une humanité sincère, il nous fait comprendre et même il excuse à nos yeux beaucoup de faiblesses humaines, qui se sont révélées dans les tristes jours de l'isolement. Tel est ce chef-d'œuvre qui, pareil à la *Tragédie de l'Homme* de Madách, est seul à révéler un grand talent disparu.

(Paris-Budapest).

Ladislas GÖBL.

## POESIE

*La traduction hongroise de la chanson de Roland.* — A. RÓLAND-ÉNEK. (La Chanson de Roland). Irta : Turoidus Forditotta Varga Bálint A. Kisfaludy Társaság támogatásával. Egyetemi Nyomda, 1932, 179 p.

M. Bálint Varga, professeur en retraite du Lycée protestant de Budapest et auteur d'une série d'études remarquables sur quelques grands personnages de l'histoire du protestantisme (*Marot Kelemen*, 1931; *Béza (Besze) Tivadar*, 1932; *Szenci Molnár Al-ber*, 1932; *Marguerite de Valois, élete és irói működése*, 1932), vient de donner une nouvelle preuve de son infatigable activité en publiant la première traduction complète de la Chanson de Roland. Il est curieux de constater que, en dehors d'un fragment très court, paru dans l'étude de Károly Szász sur les grandes épopées (*A Világirodalom nagy eposzai*, t. II, p. 61-62), personne n'avait jugé nécessaire de faire connaître au public hongrois ce chef-d'œuvre de la littérature médiévale. Philologue et poète à la fois, M. Varga s'est donné la peine de pénétrer dans l'atmosphère qui, par le génie d'un auteur inconnu (Turoid), put donner naissance à cette œuvre admirable. Il a cherché avec beaucoup de soin les expressions qui pourraient rendre les termes particuliers au Moyen Age. Il a fait la critique des traductions françaises, en choisissant toujours la variante qui lui paraissait la plus rapprochée du sens de l'original. Mais le côté philologique du travail ne l'emporte jamais sur le sentiment du poète. La traduction reste toujours claire, simple, pleine d'images ravissantes, en rappelant de temps à autre quelques tours du style épique d'Arany (*őúr Eudropin*, v. 64); même les archaïsmes qu'on trouve çà et là, sont employés avec une rare discrétion. Il est seulement dommage que le traducteur ait renoncé à imiter les assonances de l'original; les rimes auraient rafraîchi un peu les vers iambiques, alourdis par la fréquence démesurée des spondées. Notons enfin l'ellipse souvent recherchée de l'article défini et quelques noms propres abrégés d'une façon vieillie (*Apoll*, v. s.). Naturellement, ces remarques ne diminuent point la valeur d'une traduction aussi soigneusement faite. Elle mérite de trouver un très bon accueil auprès du public.

G.

## HISTOIRE LITTÉRAIRE

János HORVÁTH. — *A magyar irodalmi műveltség kezdetei.* [Les origines de la culture littéraire en Hongrie]. Kiadja a Magyar Szemle Társaság. Budapest. 1931, 311 p.

Il n'est pas nécessaire de présenter à nos lecteurs l'éminente personnalité de M. Jean Horváth, professeur de littérature hongroise à l'Université de Budapest, membre de l'Académie des Sciences de Hongrie. Rappelons seulement comment, à une époque de luttes littéraires acharnées, il osa établir, au nom de la critique objective, la valeur incontestable de la poésie d'André Ady, et comment, après avoir étudié l'évolution du courant populaire dans la renaissance de la littérature hongroise, il consacra une étude approfondie à Petöfi, dont il montra le rapport avec la littérature universelle. Il nous décrit aujourd'hui l'évolution lente, mais organique et féconde, de la culture littéraire jusqu'au moment où, à la veille des événements funestes de Mohács, elle aboutit à la floraison d'une riche littérature hongroise de caractère ecclésiastique. D'où le sous-titre de l'ouvrage : De Saint-Etienne à Mohács.

Bien que l'auteur admette la haute antiquité de certaines traditions orales d'origine asiatique (comme l'origine turque de la structure strophique des chansons hongroises), il est obligé de nier l'existence d'une littérature hongroise à l'époque païenne, étant donné que la forme écrite est la condition primordiale de la littérature et que rien ne révèle une pareille tentative antérieurement à l'introduction de la culture chrétienne en Hongrie. Nos ancêtres avaient appris à écrire à l'école bulgare-turk, mais il serait hasardé de dire que leur système d'écriture servit à fixer des textes destinés à la lecture. La culture littéraire hongroise est entièrement d'origine occidentale. Même la connaissance de l'écriture latine fut d'abord le privilège d'une élite intellectuelle qui, après avoir fait ses études à Paris et aux autres célèbres universités de l'Europe, transporta en Hongrie l'habitude d'écrire en latin. C'est pourquoi le développement de la culture littéraire se fonde sur le progrès de la littérature latine de Hongrie, qui, à côté des ouvrages d'intérêt purement théologique, arriva assez tôt à produire, à l'imitation de ses modèles néo-latins et surtout français, des légendes et des gestes, c'est-à-dire des genres destinés aux masses relativement plus larges du public. A cette époque la littérature garde encore son caractère scientifique. Le célèbre notaire du roi Béla (II ou III), dont le nom reste caché sous une formule de modestie à la mode (P. dictus magister), et qui témoigne d'un sens critique raffiné, s'oppose nettement aux mensonges naïfs des chants populaires des « ioculatores » et se vante, avec l'orgueil d'un « littérateur », de donner au peuple hongrois la généalogie véridique de ses rois. Un autre auteur de geste, Simon Kézai, le « clerc fidèle » de Ladislas le Coman, n'hésite pas à considérer Attila et ses Huns comme les ancêtres des Hongrois, pour donner plus d'éclat historique à la gloire de son peuple. M. Horváth fait

allusion à toutes les sources que Kézai pouvait utiliser pour son travail, n'oubliant pas de rappeler que sur les détails de la bataille de Châlons (Catalaunum) le chroniqueur hongrois fut renseigné par les Cisterciens d'origine française, qui lui fournirent également l'identification de Óbuda avec Sycambria, nom connu de la légende sur l'origine troyenne des Francs. Il est curieux de constater que les détails de la geste de Kézai, ainsi que plus tard ceux de la Chronique Illustrée de Vienne, quoiqu'ils proviennent, dans la plupart des cas, de compilations savantes, furent très populaires et appartenaient aux traditions profondément enracinées du peuple hongrois. L'esquisse de la littérature latine de Hongrie se termine par l'analyse de quelques ouvrages ecclésiastiques, parmi lesquels il suffit de citer ceux de Pelbárt Temesvári et d'Osvát Laskai. L'œuvre de ce dernier, intitulée « Biga Salutis » figure même dans *Pantagruel*, ce qui prouve la renommée européenne de l'auteur hongrois.

Tandis que les lignes d'évolution de la littérature latine se dessinent assez clairement à nos yeux, nous sommes très mal renseignés sur le long travail de préparation par lequel la langue hongroise s'est introduite dans les textes ecclésiastiques. Les premiers monuments remarquables de notre langue, tels que l'*Oraison Funèbre* (Halotti Beszéd, après 1200) et surtout la *Complainte de Marie* (Máriasiralom, vers 1300), traduite d'une séquence latine de Geoffroi de Breteuil, font déjà supposer par la perfection et la fermeté de la langue une longue tradition antérieure. M. Horváth, à qui l'on doit une étude très originale sur l'ancienne versification hongroise, examine avec beaucoup de finesse et d'intuition les nuances de style de cette complainte récemment découverte. Après avoir jeté un coup d'œil sur les glossaires du XV<sup>e</sup> siècle (d'où il tire un curieux vocabulaire de nos premiers termes littéraires), il consacre plus des deux tiers de son ouvrage à l'étude des livres hongrois ecclésiastiques (« kódexek ») écrits surtout à l'usage des religieuses ignorant le latin. Il sait représenter cet amas de textes archaïques comme une littérature vivante. Il établit solidement que l'épanouissement de cette culture littéraire de caractère assez homogène est dû à certaines grandes réformes ecclésiastiques. Il groupe les textes, selon leur provenance, en constatant l'existence de véritables « foyers littéraires », il examine les genres (légende, exemple, prière, cantique, etc.) que ces textes représentent. Après avoir tracé le portrait de quelques auteurs caractéristiques pour l'époque où ils travaillaient (signalons le portrait suggestif du Chartreux Anonyme), il examine le style des premiers livres hongrois. Bien qu'il ne passe jamais sous silence l'imitation servile de la syntaxe latine, il montre une sympathie pour le travail tâtonnant de ces

humbles traducteurs. Il se réjouit avec eux quand ils trouvent la traduction juste d'une phrase latine. Grâce à sa finesse psychologique, l'auteur nous fait comprendre la méthode de travail de ces moines obscurs, véritables créateurs de la langue littéraire hongroise.

On a eu tort de reprocher à M. Horváth d'avoir négligé les produits de la littérature non-ecclesiastique. Ce qui nous en reste, est si peu de chose que toute synthèse est difficile. Par contre, la tâche de l'auteur, qui n'aime bâtir que sur des faits certains ou probables, est de nous montrer, au lieu de l'énumération de données incohérentes, les grandes lignes de l'évolution de la vie littéraire. Loin de se borner à l'étude de la poésie comme le font certains savants aux préoccupations esthétiques, il nous présente la littérature hongroise dans sa réalité vivante, en la rattachant, d'une part, à la littérature latine de Hongrie dont elle est issue et, d'autre part, aux traditions internationales de la vie intellectuelle du Moyen Âge.

(Paris).

Ladislas GÖBL.

Gyula FARKAS. — 1° *A magyar romantika. Fejezet a magyar irodalmi fejlődés történetéből.* (Le Romantisme hongrois, un chapitre de l'histoire de l'évolution littéraire en Hongrie). Budapest, Magyar Tud. Akadémia, 1930, in-8°, 336 p. 2° *Die Ungarische Romantik*, Berlin W. de Gruyter, 1931, in-8°, VIII + 230 p. 3° *A Fiatall Magyarországnak kora* (L'époque de la « Jeune Hongrie »), Budapest, Magyar Szemle Társaság, 1932, in-8°, 320 p.

1°-2° M. Gyula Farkas, professeur de littérature hongroise à l'Université de Berlin, s'est fixé la tâche d'esquisser, dans une synthèse hardie et riche d'observations originales, l'évolution de la vie littéraire hongroise dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle (à partir de 1820). C'est l'époque du renouveau du sentiment littéraire, où chaque écrivain développe des efforts sur-humains pour la littérature et pour la langue, considérées comme manifestations de la vitalité nationale. Au lieu d'examiner cette époque pleine d'effervescence et d'énergie intérieure comme on pourrait le faire pour les courants d'idées semblables dans les littératures étrangères, M. Farkas s'est efforcé de définir l'idée du romantisme spécifiquement hongrois (*Romános, romános, romantikus*, Minerva, 1929). Influencé par l'hypothèse de M. Nadler sur l'importance du caractère régional dans l'évolution littéraire (*Literaturgesch. der deutschen Stämme und Landschaften*, Regensburg, 1923-1928), ainsi que par les lumineuses suggestions des cours de M. Jean Horváth à l'Université de Budapest, l'auteur a distingué dans son premier livre (paru en hongrois et en allemand) les deux

grandes forces qui ont abouti à l'épanouissement du romantisme : l'opposition incontestable de la Hongrie catholique (surtout la Transdanubie) et de la Hongrie protestante (la Tiszántúl, c'est-à-dire le pays d'au delà de la Tisza). Dans cette opposition la religion joue le rôle d'une prédisposition générale : elle ne consiste ni d'une part ni de l'autre dans une ferveur extrêmement pieuse — qui aurait été contrariée aussi par l'influence du nationalisme français —, mais plutôt dans le résultat complexe des longues traditions et des impressions d'enfance. Nous nous trouvons en présence de deux faces éternelles de l'âme hongroise : d'un côté c'est le patriotisme traditionnel, l'optimisme fondé sur l'énergie intrinsèque du peuple et, de l'autre côté, c'est l'assimilation des courants d'idées étrangers, le libéralisme des grands seigneurs et le pessimisme philosophique qui résulte de la lucidité de l'esprit. Cette opposition se prolonge jusqu'aux environs de 1820, quand les écrivains, réalisant les anciens projets de Kármán — le premier qui ait réclamé la centralisation de la vie littéraire — se rencontrent dans la capitale et se groupent autour des revues récemment fondées. Par conséquent, les traits caractéristiques du régionalisme commencent à s'effacer et la synthèse vivement souhaitée est symbolisée par la rencontre de Kölcsey et de Vörösmarty qui se réunissent dans l'idée de la mission nationale du poète. C'est ainsi que le romantisme hongrois, dont les premières manifestations peuvent être cherchées — selon l'idée heureuse de M. Horváth (*Irodalmunk fejlődésének főmozzanatai*, Budapest, 1908) — dans les romans pseudo-historiques de Dugonics (Etelka, 1772), arrive à réaliser, après un demi-siècle de lente préparation, l'unité de la production littéraire d'inspiration nationale.

3° Le second livre est consacré à l'étude des trois générations qui se succèdent. Celle des romantiques cède la place aux grands romanciers, Eötvös et Kemény, et cette génération, subissant l'influence des idées de Széchenyi, aspire à une activité plus intense : elle s'élance dans le domaine politique et en 1848 elle fournira à la Hongrie ses premiers ministres. La troisième génération, la « Jeune Hongrie » qui compte un Petöfi parmi ses membres, accuse déjà une tendance nettement révolutionnaire. Après avoir établi la distinction très précise de ces trois générations, M. Farkas examine leur constitution intellectuelle. Il constate avec raison que le catholicisme, relégué dans les écoles où l'on enseigne toujours en latin, perd de son importance. La Transdanubie, qui avait donné la plupart des grands romantiques, devient inféconde; *l'Alföld* par contre (la pleine hongroise), dont l'esprit s'est cristallisé jadis dans le génie solitaire de Katona, — auteur de *Bánk*, notre meilleure tragédie, — s'incarne dans la figure de Petöfi qui la chantera dans ses poésies immortelles. La « Jeune Hongrie » — dénomi-

nation que le même poète consacre dans une de ses lettres adressées à Arany — ne néglige point ses relations avec l'étranger : elle se nourrit non seulement des idées allemandes et anglaises, mais aussi de la lecture des auteurs français. On traduit Béranger, on imite les romans de Victor Hugo et d'Eugène Sue, les pièces de Scribe et Pál Csató, un des meilleurs connaisseurs de la littérature française, prend pour pseudonyme Szent-Szimoni, c'est-à-dire Saint-Simonien. L'influence de l'esprit français, interrompue pour une vingtaine d'années par suite de la conspiration de Martinoviés, s'enracine profondément dans la vie intellectuelle de Hongrie. Malgré ces influences étrangères, le caractère hongrois de la littérature s'affranchit; on est déjà bien loin de l'époque où Kazinczy préférerait une bonne traduction à une œuvre originale. On attend l'expression artistique de l'âme hongroise, qui, d'après les conseils de Herder, devra être fondée sur la littérature populaire et qui se réalisera dans le réalisme classique de l'œuvre de Petöfi et d'Arany...

Telle est l'esquisse très sommaire des deux livres de M. Farkas. Reste à établir ce qu'en retirera l'histoire de la littérature hongroise. Le mérite incontestable de l'auteur est d'avoir représenté, du point de vue collectif et selon la méthode de l'histoire des idées, une des plus fécondes périodes de l'évolution. Il détermine avec une rare vigueur les tendances générales et, s'il néglige un peu la contribution des autres régions (par exemple de la Transylvanie) à la formation de la conscience littéraire, il le fait plutôt pour la clarté de sa vue d'ensemble. Dans ses démonstrations, il accepte volontiers, quoique avec un esprit critique très raffiné, les faits acquis de l'histoire littéraire; mais comme ils dérivent, la plupart du temps, de l'étude des œuvres littéraires, l'auteur recourt aux documents privés de la vie des écrivains (correspondance, journal, etc.). Il les utilise sans aucune préoccupation esthétique, mais seulement pour pénétrer dans l'esprit du temps. Par là, il réussit à reproduire quelque chose de l'élan dynamique de la vie réelle... Dans les détails il commet parfois des erreurs (cf. la critique de M. E. Császár, dans la Revue *Irodalomtörténeti Közlemények*, 1931), qui ne modifient pas sensiblement la justesse de sa synthèse. Il faut louer l'auteur de la hardiesse de son essai héroïque, qui aura le mérite d'exciter le zèle des chercheurs et qui marquera une étape dans l'histoire des idées en Hongrie.

(Paris-Budapest).

Ladislav Göbl...

## LES TRAVAUX DE LITTÉRATURE FRANÇAISE DANS LES UNIVERSITÉS HONGROISES

La *Revue* a traité déjà<sup>1</sup> des études françaises à l'Université de Budapest, dès leurs débuts avec le romaniste Ph. A. Becker, puis l'historien littéraire J. Haraszti, auteur de plusieurs publications françaises remarquables, enfin M. Al. Eckhardt que les lecteurs de la *Revue* connaissent bien, auteur d'un bon *Rémi Belleau*, d'un ouvrage sur les Idées de la Révolution française en Hongrie, et de toute une série d'études dont l'une a fait l'objet d'une communication à notre Académie des Sciences Morales et Politiques. C'est à l'heureuse initiative de M. Eckhardt qu'est due, à partir de 1926, la publication des thèses présentées à son *Institut Français* de l'Université; les premières ont été ici même l'objet de comptes rendus<sup>2</sup>.

En même temps qu'il publiait dans la *Nouvelle Revue de Hongrie* (décembre 1932) sa chronique sur « L'Histoire de la Littérature française en Hongrie », j'envoyais à la *Gazette de Hongrie* (24 décembre); qui paraît en français à Budapest, quelques notes sur des thèses récentes de Budapest, Szeged, Pécs et du « Collegium Hungaricum » de Vienne.

La *Revue des Etudes Hongroises* a bien voulu me demander de présenter en un ensemble, où seraient compris quelques comptes rendus déjà préparés par MM. Sipos, Göbl et Grenet, toute la série des thèses publiées par les Instituts Français des quatre Universités hongroises, ainsi qu'une thèse du Collegium Hungaricum ayant trait aux choses françaises et soutenue à Budapest.

Il est très juste que l'effort de chacun de ces Instituts soit signalé aux lecteurs français. Ils jugeront par là de la valeur de ces travaux, des maîtres qui les inspirent ou les dirigent, et aussi de l'importance que les études françaises ont acquise en Hongrie ces dernières années. Surtout depuis que le regretté comte Klebelsberg avait jugé nécessaire la substitution du français au grec dans la plupart des gymnases hongrois, alors qu'il était enseigné, jusqu'en 1925, dans les seules écoles « réales » et commerciales, le nombre a crû beaucoup des jeunes Hongrois qu'attirent la langue et la culture françaises. M. Al. Eckhardt est le premier à s'en plaindre un peu, et à s'en féliciter grandement<sup>3</sup>. Les six bourses créées en 1921 par la France, les bourses hongroises créées en 1925, en nombre variable, jusqu'à vingt par année, ont permis à bien des étudiants

(1) *Revue des Etudes Hongroises*, t. VI, p. 95-104, article de M. J. Fábán.

(2) *Ibid.*, t. V, p. 416 et t. VI, pp. 406-413.

(3) *Nouvelle Revue de Hongrie*, Budapest, décembre 1932, p. 476.

d'aller compléter leur préparation en France, à Paris presque uniquement, quoi que j'aie pu dire ou écrire moi-même à ce sujet. Plus d'un des travaux dont nous rendrons compte a été préparé ou poursuivi dans les bibliothèques parisiennes, au « Centre d'Etudes hongroises en France », et avec les bienveillants conseils de tel ou tel professeur de Sorbonne : ils ne pouvaient qu'y gagner.

Nous passerons donc en revue, chacun de nous signant ses contributions<sup>1</sup> :

1°. Les thèses présentées à *Budapest* depuis 1928 par les élèves de M. Eckhardt, et une du Collegium Hungaricum de Vienne : on le verra, elles prennent la littérature française tout près de ses origines, jusqu'à nos contemporains.

2°. Celles de *Szeged*, où a été reconstituée après la guerre l'Université hongroise fondée en 1872 à Kolozsvár, aujourd'hui Cluj; une Ecole Supérieure y datait de 1581 et d'Etienne Báthory, roi de Pologne et prince de Transylvanie. M. B. Zolnai est à Szeged, dans l'enseignement du français, le successeur indirect de J. Haraszti, qui n'avait pas tardé à passer de Kolozsvár à Budapest; après guerre, la chaire transférée à Szeged a été occupée quelque temps par M. B. Tóth. Auteur de diverses publications sur l'esthétique du langage, sur les rapports intellectuels et religieux de la Hongrie de Rákóczi avec la France, etc..., M. Zolnai a su donner une impulsion très active à son Institut Français, en même temps qu'à sa revue littéraire *Széphalom*; sous sa direction, cinq thèses ont été publiées à Szeged depuis 1930, en français.

3°. Celles de *Debrecen*, qui avait depuis plus de quatre cents ans des Facultés de Théologie protestante et de Droit, mais n'est devenue Université qu'en 1914 et n'a pu s'organiser comme telle qu'au lendemain de la guerre. L'Institut Français y est de date très récente. Il est dirigé par M. J. Hankiss, fondateur, avec M. R. Milleker, de la revue scientifique et littéraire *Debreceni Szemle*, auteur de diverses publications hongroises, d'un « Destouches » en français, d'études parues en diverses revues françaises, et, en collaboration avec M. Juhász, d'un « Panorama de la Littérature Hongroise » qui a fait quelque bruit et le méritait; enfin, tout récemment, d'une édition de « Pyrame et Thisbé » par Th. de Viau. Quatre thèses, intéressant la littérature ou la langue française, ont été publiées ces années dernières par son Institut.

4°. Celles de *Pécs*, où l'on a reconstitué après guerre l'Université hongroise de Pozsony (Presbourg) devenu Bratislava, et où l'Institut français est dirigé depuis 1923 par le professeur Birkás, ancien élève du romaniste Becker, des philologues

(1) MM. Göbl, n°s 5, 24; Grenet, n° 21; Sipos, n°s 1 à 4, 6, 7, 19, 22, 23, 25 à 29, 21 à 33; Tronchon, n°s 8 à 16, 18, 20, 30, 34.

Heinrich et Katona. Après avoir publié dès 1902 une étude sur Rousseau, et acquis une grande expérience de l'enseignement du français, il a donné des textes français, des travaux philologiques, et, récemment, des études sur quelques voyageurs français en Hongrie. A l'Université de Pécs, qui elle aussi a sa revue, plutôt philosophique, *Minerva*, dirigée par M. T. Thienemann, l'Institut Français a publié depuis 1928, six « Specimina dissertationum Facultatis Philosophicae Universitatis Quinqueecclesiensis » (Fünfkirchen).

Henri TRONCHON.

## I. — THESES DE BUDAPEST<sup>1</sup>

1. Béla HENCZE. — *Kazinczy et le siècle français des « lumières »* (Kazinczy és a francia felvivágosodás), 76 p.

Les historiens de la littérature hongroise vont répétant communément que l'instruction de Kazinczy — rénovateur de la langue, écrivain de haute importance, — a été d'origine germanique, et que le maître de « Széphalom » (petit village de la Haute-Hongrie qu'il nomma « Széphalom », le Parnasse), a pris ses modèles parmi les adeptes allemands du néo-hellénisme. Après de minutieuses recherches, M. Hencze montre les liens qui rattachent Kazinczy aux écrivains du siècle des lumières, Rousseau et Voltaire.

Le sujet même divisait l'étude en deux grandes parties. La conception religieuse de Kazinczy se conforme aux idées de Rousseau : déisme, religion naturelle. C'est à lui qu'il a dû les principes de libre examen qui l'ont conduit jusqu'à un matérialisme dont il s'est débarrassé peu après, car il sentait profondément la nécessité du sentiment religieux, tout autant que Rousseau lui-même. Non sans de vives luttes intérieures, « la religion du cœur » à la Jean-Jacques, mêlée à l'indifférence en matière de dogmes et à la négation de l'immortalité de l'âme, devint la religion de Kazinczy. Les inspirations rousseauistes ont fait de lui le champion hongrois des idées françaises, surtout de la tolérance.

Il semble être plus éloigné de Voltaire. A le juger d'après

(1) Nous commençons par la 6<sup>e</sup> de ces thèses, et lui donnons dans ce compte rendu d'ensemble le n<sup>o</sup> 1; pour les cinq précédentes, voir comme il a été indiqué, *Revue des Etudes Hongroises*, t. V, p. 416, et VI, p. 406 ss.

ses *Mémoires*, il n'avait rien de commun avec « le scepticisme universel, le libertinage amoral » de l'auteur de la *Pucelle*. Mais les luttes menées par Voltaire contre l'Eglise, les superstitions, et en faveur de la tolérance, idées chères aussi à Kazinczy, l'enflammèrent et le rendirent l'ami intellectuel du patriarche de Femey, et l'un des propagateurs les plus zélés des idées voltairiennes en Hongrie.

L'étude de M. Hencze ne pouvait que devoir beaucoup à l'ouvrage de M. A. Eckhardt, *Les idées de la Révolution française en Hongrie*. Mais l'originalité des résultats s'impose à qui veut connaître l'évolution de Kazinczy dès ses origines, qui furent aussi bien françaises que germaniques.

2. Victor MACHOVICH. — *Ciperis de Vigneaux. Chanson de geste du XIV<sup>e</sup> siècle*, 1929, 55 p.

« Ciperis de Vigneaux » est un produit tardif de cette poésie chevaleresque tombée en oubli vers la fin du moyen âge. Les problèmes qui s'y rattachent sont de nature à intéresser la littérature comparée, mais aussi la philologie romane en Hongrie, par le rôle que les Hongrois et les Cisterciens y jouent. L'auteur l'a étudiée dans les manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris, en a pris copie et a préparé une édition critique, semblable aux publications de la Société des Anciens textes, et à laquelle cette étude servira d'introduction. Il y pose les problèmes externes et internes relatifs au poème et aux manuscrits. Il donne des solutions satisfaisantes aux questions concernant l'auteur, l'époque, les sources et les modèles du poème. Un chapitre particulier est consacré au style. Provenance des manuscrits, parenté des variantes et autres questions de forme sont expliquées aussi. Une partie importante de l'étude traite du rôle des Hongrois et des Cisterciens français. Le tout prouve la haute compétence philologique de M. Machovich. On regrettera d'autant plus que des raisons d'ordre pécuniaire aient fait substituer, à l'édition projetée du texte, une analyse sommaire du récit.

3. Hélène KIRÁLY. — *La légende de Saint Martin, roi de Hongrie*. Relations françaises des Bénédictins hongrois à l'époque des Árpád. Motifs hongrois dans la légende de Berthe aux grands pieds. (Szent Márton magyar király legendája. A magyar bencések árpádkori francia kapcsolatai. A Berta-monda magyar vonatkozásai), 1929, 96 p.

Le nom du saint évêque de Tours représente un des liens les plus anciens qui unissent la Hongrie à la France. On savait généralement que Saint Martin est né en terre actuellement

hongroise, à Pannonhalma. (Sabaria Sicca, à l'époque romaine). Des légendes l'ont entouré dans les deux pays. En France on contaît que son père, le roi hun-hongrois Florus, lui avait légué son vaste royaume aux bords du Danube; on décrivait son pays natal, la Hongrie chrétienne et hospitalière qui accueillait les croisés français, etc. Les chroniqueurs hongrois et le peuple tout entier vouaient une dévotion particulière au saint français. On n'ignorait pas non plus que l'abbaye disparue de Somogyvár n'était qu'une filiale de celle de St Gilles et qu'au XI<sup>e</sup> siècle, il y avait des rapports étroits entre les abbayes des deux pays. [Voir : Dezső Pais : Les rapports franco-hongrois sous le règne des Arpád. *Revue*, t. I, pp. 15-27, 137-145]. Malgré tout ce qui a été publié déjà sur ce sujet, Mlle Király a su découvrir bien des détails ignorés. Et d'abord, que les Bénédictins hongrois vivaient, dès leur apparition en terre hongroise, conformément aux réformes de Cluny, et que le premier roi de Hongrie, Saint Etienne, était en rapports directs avec l'abbé Odilon, qui lui adressa une lettre touchante. Le successeur d'Odilon, Saint Hugues (1024-1109) fit aussi un voyage en ce pays. Les chartes de l'abbaye de Cluny attestent les dons de l'évêque de Pécs, Barthélémy, et des Hongrois vivant en France; aux écoles de la Montagne Ste Geneviève il y avait de nombreux étudiants hongrois, venus de leur lointaine patrie s'asseoir aux pieds de maîtres célèbres et vénérés de tous.

La partie la plus intéressante du travail est sans doute celle où l'auteur essaie de reconstituer la généalogie de Saint Martin. Les multiples variantes de sa légende sont unanimes à rappeler son origine hongroise. De nombreuses données prouvent aussi la parenté de Berthe aux grands pieds, fille du roi hongrois Florus, avec le saint évêque. Charlemagne avait donc le saint pour oncle, etc. Et bien d'autres détails inconnus jusqu'ici, dont le groupement et la confrontation constituent, grâce à Mlle Király, un ensemble fort curieux.

4. Mlle Mária ANTALFY. — *La poésie de François Coppée*. (Coppée Ferenc költészete), 1929, 76 p.

Vers 1880-85, époque la plus brillante de sa carrière poétique, François Coppée a été bien connu en Hongrie. Il avait pour elle une vive sympathie; il la connaissait par de nombreux amis hongrois ou magyarophiles. Avec F. de Lesseps, il conduisit à Budapest, en 1885, un groupe d'écrivains et d'artistes français. Salué partout avec un enthousiasme sans pareil, fêté par des corporations littéraires et artistiques, il eut pendant deux semaines l'occasion de connaître personnellement et la Hongrie et l'hospitalité hongroise. Pour en témoigner leur reconnaissance, les Français résolurent de déposer une couronne à la

statue de Petöfi. A cette occasion Coppée composa un poème intitulé *A Petöfi*, et le déclama devant une foule enthousiaste.

Mlle Antalffy a rassemblé consciencieusement toutes les preuves de l'intérêt que porta Coppée à cette nation généreuse, reconstitué l'histoire précise du voyage, et dressé à ce sujet une bibliographie minutieuse de tous les articles de quotidiens ou périodiques hongrois et français et des rares traces littéraires relatives à Coppée et ses compatriotes. Ce sera le mérite de son étude : dans la première partie, sur « la valeur réelle » de Coppée, elle ne fait guère, entre louanges exagérées et critiques bénévoles, parfois un peu satiriques, que reprendre ce que lui avaient donné ses sources.

Louis SIPOS.

5. Louis SIPOS. — *L'écho de la guerre d'indépendance dans la littérature française. (A magyar szabadságharc visszhangja a francia irodalomban, 1848-1851)*, 1929, 100 p.

Le but de cette étude très documentée et méthodique est d'examiner quel fut l'écho de la guerre d'indépendance hongroise dans l'opinion française. M. Sipos cherche les reflets de cette opinion dans les articles de presse, ainsi que dans les œuvres des écrivains du temps. Les journaux libéraux (*National, Réforme, Evénement*) témoignent d'une vraie sympathie pour la cause du peuple opprimé, tandis que les journaux conservateurs (*Journal des Débats, Patrie*) puisent leurs informations dans les feuilles autrichiennes. Parmi les revues, la *Revue des Deux Mondes* et la presse slave de Paris (*La Pologne*) se rangent plutôt du parti des Autrichiens; par contre *l'Illustration* fait l'éloge de Kossuth à propos de son voyage dans les pays occidentaux. L'auteur étudie encore l'activité des gens de lettres hongrois émigrés à Paris (par exemple Boldényi) et enfin, il examine l'écho des événements de Hongrie dans les œuvres des écrivains et des historiens français (Michélet, Thalès Bernard, Pierre Dupont, Philarète Chasles, etc.). En conclusion il constate que nulle part une opinion vraiment objective n'a pu se former. L'opinion du parti conservateur est faussée par ses informations d'origine viennoise, tandis que ceux qu'enthousiasme la lutte idéale des Hongrois, perdent de vue le caractère réel des efforts d'un peuple qui aspire à la liberté. Toutefois la guerre d'indépendance a attiré l'attention du public français sur la Hongrie et contribué à faire connaître à l'étranger le peuple et le pays hongrois.

L. GÖBL.

6. Mlle Kamilla FUHRMANN. — *Le Comte Joseph Teleki et les relations intellectuelles franco-hongroises*. Gróf Teleki József és a magyar-francia szellemi kapcsolatok). 1929, 101 p.

Charmé dès l'enfance par la civilisation française du XVIII<sup>e</sup> siècle, admirateur dévoué des savants et écrivains parisiens, Teleki, homme d'Etat et auteur lui-même, entreprit un voyage d'étude et d'information personnelle. Mlle Fuhrmann nous relate les moindres détails de ce voyage, d'après mémoires manuscrits et correspondances inédites. Grâce à ces précieux documents tirés de la bibliothèque de famille de Gyömrő, elle a pu dessiner en traits saillants le portrait intellectuel de son héros. La vie mondaine dans les milieux aristocratiques tout francisés de Vienne, le séjour à Bâle, et l'amitié avec les frères Bernouilli, célèbres mathématiciens suisses, furent d'une grande influence sur la formation d'esprit du jeune Teleki. En France, dans les salons aussi bien que dans les cabinets des savants les plus renommés, il fut partout accueilli avec la bienveillance la plus sincère et sut se procurer l'amitié des personnages les plus illustres de son époque : Buffon, Diderot, Rousseau, Voltaire, D'Alembert, Mme du Bocage, etc. Ses mémoires font revivre la cour de Louis XV, la vie élégante de Paris et les événements scientifiques et littéraires de l'époque; le tout, a fait, sur le voyageur hongrois, une impression profonde.

Entre autres éléments particuliers d'intérêt de cette thèse, notons la découverte de la correspondance du Cte Teleki avec Duvoisin. L'histoire de la famille Teleki en est enrichie; les recherches françaises relatives à Rousseau et à son cercle y gagnent des documents fort précieux sur les relations étrangères de Jean-Jacques; et l'on saisit mieux l'activité littéraire de Teleki. Son *Essai sur la faiblesse des esprits forts*, eut grand succès; Rousseau lui-même en voulut assurer la deuxième édition. On souhaitera que Mlle Fuhrmann n'en reste pas à cet heureux début.

7. Pál REUSS. — *Éléments précieux dans la poésie d'amour de Malherbe et de ses contemporains*. (Précieux elemek Malherbe és kortársainak szerelmi lírájában), 1930, 81 p.

Vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et au commencement du XVII<sup>e</sup> une vive réaction se fait sentir, en matière de style, contre le pédantisme et l'italianisme des poètes de la Pléiade. C'est Malherbe qui réagit le mieux, au nom de la *langue purement française*, contre les exagérations des pétrarquaisants, (abstractions, expressions archaïques, invasion du *français* par les dialectes provinciaux, métaphores et autres figures stylistiques, etc.); par son enseignement oral et ses annotations critiques il combat pour la clarté et la pureté de sa langue maternelle.

Ainsi il devient le chef d'une école, dont les disciples les plus illustres sont Racan, Maynard, etc., et dont l'enseignement était selon M. G. Lanson « propriété, netteté, clarté; fuir tout ce qui est fantaisie, irrégularité, équivoque. »

M. Reuss essaie d'examiner de plus près cette réforme du style poétique français. Bornant ses recherches à la poésie d'amour de Malherbe, il y relève les éléments survivants de la poésie antérieure et les traces du langage précieux, style du jour condamné par les partisans de la doctrine puriste. Il prouve par un grand nombre d'exemples que les théoriciens du style poétique moderne, malgré les principes qu'ils proclamaient, usaient eux-mêmes des exagérations condamnées. « Il est impossible de faire table rase en matière de poésie et de créer un style tout neuf sans rien de commun avec celui des prédécesseurs; ou du moins c'est impossible à des talents médiocres, tels Malherbe et Racan ». M. Reuss étudie les voies psychologiques de l'expression, et comment les sentiments du cœur humain se font jour dans les cadres du style conventionnel et de la froide logique. Les images poétiques, développées sous l'influence des poètes italiens, allaient à la fantaisie et aux sentiments. L'école nouvelle, dans le goût purement français, prend le dessus sur les sentiments et les recule à l'arrière-plan; les phrases vagues deviennent des expressions nettes ayant pour but de préciser un objet, une idée, une notion. La logique s'introduit aussi, peu à peu, dans les jeux de mots, dans les genres poétiques spirituels propres à amuser les habitués d'un salon. Ainsi le rationalisme l'emporte sur la richesse de la fantaisie et le style poétique devient par là plus clair, mais plus pauvre, décoloré, moins suggestif.

Les études de style ne vont pas sans difficultés pour les étrangers, à qui sont peu accessibles toutes les finesses d'une langue non héritée. M. Reuss a le mérite d'avoir osé tenter un sujet de ce genre, de s'y être montré apte et de l'avoir mené à bonne fin.

Louis SIPOS.

8. Mlle Hélène BALÁZS. — *Sainte Elisabeth de Hongrie dans la littérature française du XIII<sup>e</sup> siècle* (Magyarországi Szent Erzsébet a XIII. század francia irodalmában), 1930, 44 p.

Cette émouvante figure de sainte est populaire en France surtout depuis que Montalembert lui a consacré une œuvre toute d'enthousiasme et de foi. Marbourg célébra le VII<sup>e</sup> centenaire de la mort de Ste Elisabeth, Mlle Balázs a recherché les origines de ce culte dans notre littérature, dès Joinville et Rutebeuf, le temps des Arpáds et les premiers franciscains de France en Allemagne. Elle indique, d'après des manuscrits de France et d'Angleterre, d'Italie et de Belgique, les principaux thèmes

de la *Légende*. La canonisation, la vie aussi. Elle les suit à travers l'éloquence de la chaire dès le XIII<sup>e</sup> siècle, et s'arrête spécialement à une prédication latine d'alors, par Jacques de Provins, qu'elle reproduit en entier. Il était fort intéressant de prendre à leur naissance les sympathies françaises pour l'une des figures hongroises qui nous ont le plus attirés. La recherche est diligente, et la Bibliographie soigneuse; trop strictement alphabétique pourtant, et avec quelques fautes.

9. EMÖD BRUNNER. — *La « Philosophie des Lumières » en France et l'apologétique catholique hongroise.* (A francia felvilágosodás és a magyar katolikus hitvédelem), 1930, 65 p.

Il s'agit surtout du changement de front qui s'opère en Hongrie à partir de 1760 environ, et de la réaction contre l'esprit voltairien, dont l'influence était jusque-là très forte. *La censure sous Marie-Thérèse*; dès 1745 l'œuvre en a été aidée par un bref de Clément XIII, qui succédait à divers brefs des papes antérieurs. Joseph II réorganise la censure en 1781, la rend plus tolérante, et le clergé proteste. Léopold II laisse les choses en l'état; mais les agitations de la Diète nationale et les effets de la Révolution française opèrent le changement qu'on devine. *La littérature apologétique (latine) en Hongrie sous Marie-Thérèse*: Csapodi, Molnár, Szvorényi; réaction contre les « philosophes » français, anglais, hollandais, allemands et autres; divers échos d'eux tous, ainsi que de Bayle, Rousseau, Marmontel, Diderot, etc..., dont Csapodi surtout est bien informé; Molnár s'en prend spécialement à Voltaire, et aussi à Rousseau, Montesquieu; Szvorényi, à Bayle, Helvétius, Rousseau, Voltaire et quelques *minores*. Puis, *déclin de cette littérature apologétique sous Joseph II*. L'ex-jésuite Handerla, professeur à l'Université de Bude, s'attache aux adversaires français de Spinoza, combat lui aussi Voltaire et d'Argens, Boulanger, d'Holbach, etc...; Poor s'en prend à ceux-là encore, et surtout à Bayle; Alexovics défend la foi contre tous éléments d'importation étrangère; Zsvics ne s'en rapporte guère aux ouvrages allemands, mais s'appuie volontiers sur des traités italiens d'apologétique. — *Influence du XVIII<sup>e</sup> siècle sur la pensée catholique: Apologétique et civilisation*. G. Grigely part d'un mot de Bacon pour dire leur fait à tous les successeurs de Bacon, de Descartes et Gassendi jusqu'à Leibniz, Wolff et Newton, sans oublier Spinoza, Toland, La Mettrie et les chefs de file français du XVIII<sup>e</sup> siècle; J. Kenyeres combat l'« Esprit des Lois », d'Alembert et l'« Encyclopédie », Voltaire, bien entendu, et nombre d'autres. — Ainsi les quarante dernières années du siècle en Hongrie ont vu s'organiser une lutte à fond contre toute la « philosophie des lumières »; plusieurs de ceux qui mènent le combat appartiennent à la Compagnie de

Jésus. L'étude, attentive, parfois piquante, apporte une utile contribution à l'histoire de la pensée française en Europe centrale; l'insistance et la vigueur de la réaction indiqueraient assez, à elles seules, combien l'emprise en avait été générale et profonde.

10. László NOVÁK. — *Le jeune Eötvös et la Littérature française* (Az ifjú Eötvös és a francia irodalom), 1930, 77 p.

On a étudié souvent les rapports d'Eötvös avec la France. Ici la recherche porte sur les premières années de son activité littéraire. Sa formation intellectuelle : ce qu'il apprit de français, et avec qui, à l'Université et avant; ses premiers essais, ses voyages. L'influence de Victor Hugo, dont il traduit « Angelo » et commente le théâtre; ce qu'il pense de la « Préface de Cromwell » et de quelques théories de Hugo; jugements qu'il lui emprunte; réminiscences. Le « Chartreux » d'Eötvös, ses sources, françaises surtout, de Rousseau à V. Hugo par « René » et « Adolphe », Sainte-Beuve et Musset. La discussion, jusque-là conduite parfois un peu trop d'après d'autres, devient plus directe et s'appuie mieux aux textes d'Eötvös, même, comme il fallait; la place nous manque pour en suivre l'intéressant détail. L'étude des influences formelles, gallicismes, tours de phrases qui portent l'empreinte de tel ou tel auteur français, celui des influences intellectuelles aussi, d'après le « Chartreux » toujours, sont conduites avec finesse; peut-être y avait-il lieu de faire entrer les dernières dans l'étude des influences tout court? La conclusion, sur l'originalité d'Eötvös à l'époque de sa première grande œuvre, donne l'impression d'ensemble qui convient, sans rien forcer. Une bibliographie sommaire, mais classée, eût été la bienvenue.

11. Pál RÓNAI. — *Autour des romans de jeunesse de Balzac*. (Jegyzetek Honoré de Balzac fiatalkori regényeihez), 1930, 127 p.

Joliment présentée, pourvue d'une bonne bibliographie et d'appendices reproduisant des textes inédits, cette étude est une de celles qui font le plus honneur à l'institution des bourses de travail en France. M. Rónai a recouru fort intelligemment à tous les éléments possibles d'informations : bibliothèques parisiennes, collection Spoelberch de Lovenjoul à Chantilly, conseils de Balzaciens distingués, textes rares et manuscrits, etc.

Il rappelle tous ceux qu'ont occupés jusqu'ici les romans de jeunesse de Balzac, et aussi la question de l'authenticité de ces œuvres, publiées sous des pseudonymes et plus ou moins reniées dans la suite. Il indique avec un louable détail ce qu'avaient été les lectures de Balzac débutant; mais vraiment, n'avait-il pas dépassé Chateaubriand, Mme de Staël et Walter

Scott ? L'intrigue, le style aussi de ces premiers romans trahissent assez nettement l'influence du roman « noir » et du roman « populaire » (Restif de la Bretonne, Pigault-Lebrun, etc...) ou, comme dit M. Rónai, du roman « noir-populaire ». Balzac se souvient aussi de Voltaire, de Rousseau : l'on pouvait s'y attendre. Il a pratiqué de près Rabelais. Sterne, qu'il a mentionné plus d'une fois, n'a pas laissé de lui imprimer sa marque. Et de tous ces éléments mêlés, sa *Comédie humaine* gardera bien quelque chose : la forme, surtout, qui n'en est assurément pas le meilleur.

Cette étude attentive, méthodique, bien informée, complètera heureusement les travaux tout récents de M. Milatchitch sur Balzac dramaturge. Mais telle quelle, et c'est regrettable, les fervents de Balzac, en France ou ailleurs, sauf en Hongrie, ne pourront guère en tirer parti.

12. Olivér BRACHFELD. — *Ce qui a rapport à la Hongrie dans l'ancienne littérature et la ballade populaire catalanes.* (Magyar vonatkozások a régi katalán irodalomban és a katalán népbaladában), 1930, 101 p.

Ceux qui ne se sont guère occupés de catalan, et dont je suis, ont ici le secours de citations nombreuses. On étudie les contacts d'ordre historique entre Catalogne et Catalogne, dès les origines, avant l'an mil, puis surtout aux XIII<sup>e</sup>, XV et XVII<sup>e</sup> siècles. On reprend spécialement la Chronique de Jacmé I<sup>er</sup> (XIII<sup>e</sup> siècle) et les chants funèbres, puis les chroniqueurs catalans, de la « Vie de Saint Onuphre » jusqu'à « l'Histoire de la fille du roi de Hongrie. » ou « Alexandre roi de Hongrie ». Le chant populaire catalan offre lui aussi bien des échos intéressants des traditions hongroises, de la Hongrie gardienne de la chrétienté contre les Turcs : prince de Hongrie, comtesse de Hongrie, roi de Hongrie ; et, l'imagination aidant, plus d'une fois on s'y écrie : « Vive l'amour, l'amour du roi de Hongrie ». Ces textes, de Catalogne, d'Andorre, des frontières du Portugal même, sont bien curieux. Plus d'une fois les thèmes apparaissent nuancés de résonances lointaines, germaniques ou scandinaves, à l'occasion. L'étude est neuve et bien conduite ; les indications bibliographiques finales (un peu sommaires parfois, en ce qui concerne les Revues), indiquent elles aussi tout ce qu'elle a de sérieux et suppose de recherches délicates et précises.

13. Tibor ABRÁNYI. — *Les formes lyriques du Symbolisme français.* (A francia szimbolizmus lírai formái), 1930, 72 p.

Beau sujet difficile, mais nos « constellations lyriques hermétiques » de la fin du siècle dernier et de celui-ci à son dé-

but ont bien mérité de retenir l'attention étrangère. On essaie d'abord de définir « Symbole — Symbolisme »; et peut-être y a-t-il là, d'après d'autres, beaucoup plus de métaphysique qu'il n'en entra jamais dans la tête de nos symbolistes, à commencer par leur « premier codificateur esthétique », Moréas. Mais il n'est pas mauvais pour nous de réfléchir un peu à tout cela. Antécédents du symbolisme français, à dater de Lamartine, en insistant comme il convient sur Baudelaire, Rimbaud et Verlaine. Formes lyriques du Symbolisme : exemples et opinions de Ch. Morice, Henri de Régnier. Ce que devient l'alexandrin français avec Lafargue, Gustave Kahn et Vielé-Griffin; jugements d'Albert Mockel et Robert de Souza. Evolution « vers la modération et la simplicité » avec Albert Samain et Francis Jammes, vers « un très clair panthéisme » avec Verhaëren. Et Mallarmé pour finir : un peu trop sobrement peut-être, pour celui qui fut le vrai maître de tout cela; mais l'ensemble est intéressant, même au goût d'un Français qui n'a plus beaucoup à y apprendre.

14. ERVIN ZAITSCHEK. — *Études sur Corneille*. (Corneille-tanulmányok), 1931, 103 p.

On a étudié, ensemble, les pièces à sujets antiques. Et d'abord, dès le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, la faveur dont l'histoire ancienne a joui, puis la conception idéaliste qu'on s'est faite, avant Corneille du héros romain (Montaigne, G. de Balzac, par exemple), le monde romain dans l'histoire et les tragédies à sujets romains, avant Corneille. Ensuite on prend chacune de ses pièces romaines, d'*Horace* à *Tite et Bérénice*, et l'on en recherche les sources : sauf pour *Pompée*, *Polyeucte*, *Théodore*, au sujet de quoi l'on renvoie aux études américaines de Riddle et de Matzke et à l'étude allemande de Liffert. On examine longuement *Sertorius*, *Sophonisbe*, *Othon*, *Tite et Bérénice* : le bâti des pièces, puis les caractères. Peut-être aurait-il fallu essayer un-groupement un peu synthétique. Mais il y a là beaucoup de soin, de lectures, françaises ou autres; on doit se louer que le théâtre classique, souvent si peu aimé à l'étranger, soit l'objet de travaux aussi bien documentés.

15. Mlle ERZSÉBET RÉVAL. — *La psychologie de la volonté chez Stendhal*. (Stendhal akarat-pszichológiája), 1931, 101 p.

Place qu'occupe Stendhal dans l'histoire de la psychologie, rôle de la volonté dans le beylisme, et ce qu'il comporte d'éléments modernes : des textes précis de Stendhal renforcent quelques données fournies par des cours de M. Kornis sur la psychologie de la volonté, de M. Eckhardt sur l'histoire du roman d'analyse en France, et par divers travaux français, de

M. H. Delacroix et autres. L'énergie chez Stendhal, son idée du héros; éléments autobiographiques; « mono-idéisme » et volontarisme, dans la construction romanesque, dans le style même. Energie négative : hypersensibilité, hyperesthésie; héros stendhaliens et héros romantiques, ce qui les rapproche et ce qui les sépare. Stendhal dilettante et créateur; jugements opposés d'Arthur Chuquet et de Stefan Zweig. La « timidité » de Stendhal, qu'il ne faudrait pas exagérer, je pense, sauf en amour, et encore. Le rôle de l'improvisation chez lui; son goût des curiosités psychologiques; son style « haché » par réaction à Chateaubriand et quelques autres. L'auteur même a été étudié de près, jusque dans les textes publiés récemment. On aurait pu, à la liste de ses œuvres, rappeler les dates de publication et y rattacher les textes contemporains qui sont ici rejetés en queue. Mlle Révai a un peu trop parfois cherché refuge derrière l'autorité de psychologues ou philosophes professionnels, français ou autres; mais elle connaît bien Stendhal et a de l'énorme critique stendhalienne une information très convenable.

16. Béla RAABSTERN. — *La psychologie de l'amour dans l'œuvre de Marcel Proust* (A szerelem lélektana M. Proust műveiben), 1931, 79 p.

Le même cours de M. Eckhardt est à l'origine de cette étude, et il n'y a rien là que de normal. Rôle capital de l'amour chez Proust; analyse « en profondeur », courageuse. L'amour à l'état naissant, les facteurs psychologiques : imagination, volonté, habitude, mensonge. La jalousie, le « dolorisme ». La structure psychologique de l'être aimé, le déclin de l'amour. La « tradition dialectique de la méthode analytique », et la conception proustienne de l'amour, avec ses origines romantiques : B. Constant, Senancour, Musset, Sainte-Beuve, etc...; peut-être les cadres généraux tracés par M. Eckhardt à ses élèves reparaisent-ils trop ici. Et puis, nos romantiques sont-ils seuls en cause ? Rien de l'Angleterre et de Wilde, de Nietzsche, de Dostoïevski; rien de Bergson ? Vu d'un angle un peu étroit, le sujet a été étudié directement — c'est bien quelque chose, quand il s'agit de Proust — avec l'aide des meilleures études publiées en France.

Henri TRONCHON.

17. Károly Antal HORVÁTH. — *Etienne Jodelle*, 1932, 192 p.; un résumé français de 22 p.

M. Joseph Megyeri avait déjà présenté à l'Institut Français de Budapest un travail sur Jodelle, mais qui est demeuré manuscrit. M. Horváth reprend de près la biographie, consacre

un chapitre spécial à la « pompe du bouc » et aux réminiscences antiques dont elle a pu s'inspirer : éléments recueillis un peu partout chez les auteurs grecs, latins et néo-latins; mais l'ensemble de ce triomphe bachique en l'honneur de Jodelle est fidèlement calqué sur l'antique. On fait ensuite l'analyse de *Cléopâtre captive* et *Didon se sacrifiant*, on y examine le style, le rôle du chœur. Puis on étudie le lyrisme de Jodelle. Aux hypothèses antérieures des critiques on croit pouvoir substituer quelques preuves de l'identité de celle qui l'aurait inspiré, Claude Catherine de Clermont-Tonnerre. Ceci établi, l'on peut essayer de dater ces poèmes d'amour; c'est ce que fait M. Horváth, et son travail est en cela très neuf. Il comporte non seulement un bon Index, mais aussi un résumé français (en 22 pages). Innovation à Budapest, un peu tardive, mais heureuse; la plupart de ces travaux mériteraient, on le voit bien, d'être connus à l'étranger beaucoup plus que ne le permettait jusqu'ici l'impression en hongrois exclusivement.

Louis SIPOS.

18. Gyula MÜLLER. — *La Culture littéraire française à Vienne au XVIII<sup>e</sup> siècle.* (A bécsi francia irodalomkultura a XVIII. században), 1930, 92 p.; un résumé français de 14 p.

C'est le VII<sup>e</sup> Cahier du Collegium Hungaricum de Vienne; les cinq premiers étaient d'ordre historique, philosophique et scientifique; le VI<sup>e</sup> traite des Dramas hongrois aux théâtres de Vienne (Magyar drámák a bécsi színpadokon, par M. E. Szép).

Voici quelques-uns des points que passe en revue l'étude de M. Müller, intéressante et fort consciencieuse. Langue et culture française s'installent à Vienne dès le XVI<sup>e</sup> siècle, par suite de mariages princiers; le français est langue diplomatique chez les Habsbourg, en relations suivies avec les Pays-Bas; il y a des combattants français dans les armées impériales; les aristocrates font volontiers le voyage de Paris; l'action personnelle d'Eugène de Savoie est considérable, et il reste en relations avec les littérateurs français. Livres français, articles venus de France, etc..., sont à la mode. L'élément français a sa part dans l'éducation de la famille impériale dont le rôle demeure en somme tout passif. Marie-Thérèse, et ce qu'elle a su de français, plutôt que de littérature française; son mariage avec François de Lorraine, moins important qu'on n'a cru dans le sens de la culture française en Autriche. Joseph II lui-même, élevé en partie à la française, reste allemand de fond, toujours, mais n'en subit pas moins l'influence des philosophes français contemporains, en tout cas se sert d'eux pour développer la culture nationale. C'est surtout dans l'aristocratie que se traduit l'imitation de la vie française, en un milieu

fort aisé, hétérogène, cosmopolite, et sans grande tradition nationale. Gouverneurs français (Alsaciens surtout), théâtre français, journalisme français, modes françaises, séjours de Français distingués à Vienne. La bourgeoisie, elle, imite l'aristocratie francisée et subit la contagion de l'*Aufklärung*. Celle-ci, en partie inspirée de la France, s'insurgera pourtant, au nom de l'esprit national et du germanisme, contre l'emprise française. Et sans avoir abouti par elle-même à un effet général, cette propagande de réaction bénéficiera des haines soulevées par la Révolution, qui ferment au moins partiellement et pour un temps l'esprit viennois aux choses françaises.

Henri TRONCHON.

19. Etienne LELKES. — *L'âge d'or de l'amitié franco-hongroise.* (A francia-magyar barátság aranykora), 1933, 322 p.

La guerre d'indépendance, puis l'émigration hongroise ont pu s'assurer les sympathies des milieux libéraux de Paris. Toute l'Europe considérait alors la Hongrie comme l'un des plus vaillants champions de la liberté. Paris accueillit l'élite des émigrés hongrois. (Ladislav Teleki, Barthélémy Szemere, Frédéric Szarvady, E. Horn et d'autres); ils y trouvèrent un abri, ils y nouèrent des liens d'amitié, qui ne se relâchèrent point malgré les années défavorables d'après 1849. Désormais la France s'intéressa au vaillant peuple de Hongrie, à ses coutumes, à ses lettres et à ses arts (nombreuses traductions de Petöfi, Jókai, etc., relations de voyage publiées de 1849 à 1871, nombreux articles des grandes revues parisiennes), et faillit lui venir en aide, en 1858, quand ses anciens chefs s'apprétaient à secouer le joug autrichien. Le compromis de 1867 apporta peu de changement à cette attitude amicale et le désastre qui frappa la France en 1871 ne fit naître dans aucun pays européen une compassion aussi sincère qu'en Hongrie. Les Français prisonniers en Allemagne reçurent l'aide morale et matérielle de tout un peuple qui gardait le souvenir de l'accueil fait à ses émigrés par Paris.

La situation de la France après la défaite, le découragement moral général (cf. le mot devenu célèbre attribué à Renan : « La France meurt, ne troublez pas son agonie ! ») ne laissaient pas indifférente la Hongrie que sa place dans la monarchie des Habsbourg et ses intérêts vitaux forçaient à s'allier avec l'Allemagne et qui paraissait ainsi — du moins aux yeux de ceux qui ne reconnurent pas la nécessité d'une entente hungaro-allemande, d'ailleurs interdite aussi par les sentiments antigermaniques de la grande masse du peuple hongrois — à jamais séparée de la patrie de Victor Hugo.

Après avoir donné un tableau sommaire de la situation po-

litique internationale dès 1870, M. Lelkes recherche les manifestations de la sympathie franco-hongroise entre 1879 et 1889 et les motifs anciens et nouveaux de cet échange de sympathies entre « deux peuples si admirablement faits pour se comprendre ». Il rattache le mouvement magyarophile des libéraux français aux souvenirs de 1848, aux amitiés françaises toujours persistantes des anciens émigrés hongrois, à l'activité antigermanique de Mme Juliette Adam, directrice de la *Nouvelle Revue*, à l'influence des membres de l'*Association internationale littéraire* sur la presse française, enfin à la franc-maçonnerie qui avait ses fervents en Hongrie. A l'aide de documents curieux, il montre comment Mme Adam entra en relations avec Liszt, Kossuth, Frédéric Szarvady, Edouard Horn, Daniel Irányi, Munkácsy, Denis Pázmándy, Michel Arányi; quelle fut l'activité de cette femme distinguée dans le domaine de la politique intérieure et extérieure; la place qu'elle destinait à la Hongrie dans son projet de paralyser l'expansion de l'Allemagne vers le Sud. Pour réaliser ses rêves et assurer le dévouement de la Hongrie à la cause française, elle n'a pas seulement fait un voyage en ce pays et publié son excellente *Patrie hongroise* (1884). Elle a tâché aussi préalablement d'intéresser ses compatriotes à cette nation amie; à l'occasion des inondations de Szeged elle organisa des fêtes de bienfaisance pour manifester hautement l'amitié de la France. La Hongrie fut émue; les journaux de toutes couleurs vouèrent à la France aussi bien que les hôtes français de Budapest, en 1885, à la Hongrie, une fidélité à toute épreuve. Mme Adam continua son œuvre avec plus de ferveur après les fêtes en Hongrie en faveur des victimes de l'Arrogante en 1879, elle prépara l'accueil à une délégation de la Société littéraire et artistique de Budapest qui vint à Paris, en 1883, fêter le 14 juillet et présenter ses hommages à Victor Hugo, à quoi la presse française et la presse hongroise firent un écho retentissant. En France on rêvait déjà d'une brèche à la Triple-Alliance; en Hongrie l'on se grisait des mots de *frères* et de *nation sœur* dont les artistes et écrivains hongrois étaient comblés pendant leur séjour à Paris. Ainsi ce voyage de 180 Hongrois marque une date dans l'amitié des libéraux français et hongrois. L'importance qu'on lui attribuait de part et d'autre suscita le ressentiment de la presse allemande et engagea le gouvernement hongrois à la prudence. La sympathie des deux peuples était désormais suspecte à Berlin et le sera davantage lors des visites en Hongrie de Mme Adam et d'une délégation de 40 Français conduite par Lesseps en 1885. A Paris et à Budapest des protestations s'élevèrent contre l'expression exagérée de sympathies qui ne prouvaient rien, disait-on en France, qui nuisaient à la Triple-Alliance en éveillant des soupçons injustifiés à Berlin, attesta-t-on en Hongrie. Ainsi les motifs politiques

l'emportaient sur les sentiments. Après un effort pour renouer les liens entre les deux pays (tentative sans succès d'une délégation de 850 Hongrois venus à Paris en 1889 pour participer aux fêtes du centenaire de la révolution) la France s'orienta vers les peuples slaves, et la Hongrie resta fidèle à ses alliances politiques. Par des citations d'articles de journaux et de documents, M. Lelkes fait bien ressortir les motifs politiques qui, dès 1879 déterminèrent le caractère des relations de la Hongrie avec la France et les vouèrent à l'échec, dès que la situation européenne leur fut défavorable. Le chapitre qu'il consacre aux souvenirs littéraires de cette amitié (poèmes de circonstance, articles de revues, relations de voyage, etc.) fait corps avec le reste de cette étude, importante et de lecture agréable, dont bien des pages mériteraient d'être citées et connues du grand public des deux pays.

Louis SIPOS.

\*  
\* \*

## II. — THESEŠ DE SZEGED

Très hardiment Szeged a autorisé dès le début la publication en français, avec résumé hongrois. Aussi les travaux de ses étudiants ont-ils été l'objet de comptes rendus en diverses revues étrangères. (Revue des Etudes Hongroises, Revue de Littérature Comparée, Deutsch-ungarische Heimatsblätter, Zentralblatt für Bibliothekswesen, Revue de synthèse, etc). Et la plupart figurent aux catalogues de la librairie Droz, rue de Tournon. L'exemple que Szeged sut donner commence d'être suivi : Debrecen, Pécs, admettent des thèses écrites en français; Budapest vient, nous l'avons vu, d'accepter le résumé français final. On ne peut que s'en féliciter.

La Revue a étudié déjà les deux premières dissertations de Szeged : J. Faludi, *André Dudith et les Humanistes français* et Mlle Szigethy, *H. F. Amiel traducteur; son européanisme, ses relations avec la Hongrie*<sup>1</sup>. On rendra compte seulement ici des trois qui ont suivi.

20. Mlle Vera ORAVETZ. — *Les impressions françaises de Vienne (1567-1850)*, 1930, 206 p.

Les deux tiers du volume sont un relevé de fiches selon l'ordre chronologique. Quoi que l'auteur en pense (p. 39), les

(1) *Revue des Etudes Hongroises*, t. V (1928), p. 418; t. VI (1929), p. 140.

choses intéressantes sont ainsi noyées un peu dans la masse; il eût mieux valu adopter un autre classement et donner à ces « impressions françaises » des numéros d'ordre qu'il eût été facile de regrouper : la fréquence relative par année, l'importance de telle ou telle période, auraient apparu bien suffisamment. Mais l'Introduction, où tout cela est mis en forme, a de l'abondance — un peu trop, parfois — et de l'agrément. Causes politiques ou autres, de la pénétration du français en Autriche : des imprimeurs s'installent, venus des Pays-Bas ou de France, certains réussissent à merveille; des artistes autrichiens recourent aux Français; on présente en français des grammaires de langues étrangères, des cartes de régions lointaines. Les œuvres françaises imprimées à Vienne, parfois avant de l'être en France, sont, bien entendu, d'espèce et de valeur fort diverses. En ce qui concerne la littérature, c'est le théâtre qui domine : comédie, opéra-comique, ballet; de même le roman, et quel roman, souvent ! (lire, p. 116 et 140, *Le Mierre* et *Lichtfield*). Peu de place à la poésie. Mais pourquoi oublie-t-on de signaler (p. 20) que les *Méditations* de Lamartine s'impriment à Vienne en 1828, et déjà les *Nouvelles Méditations* en 1824 ? Dans tout un flot d'œuvres morales, pourquoi ne pas noter les *Maximes* de La Rochefoucauld, éditées en 1800, 1822 et plus tard encore (v. p. 193) ? Pourquoi donner (p. 53) le « Tableau Mouvant de Vienne en 1787 » comme « attribué » à Jean Fekete de Galántha ? Lui-même ne l'a jamais renié; l'ouvrage est d'ailleurs, non seulement à Vienne, mais à Budapest aussi, où je l'ai consulté jadis avec intérêt au Nemzeti Muzeum. A propos du même Fekete et de sa « Solitude sans Chagrin », elle aussi imprimée en français, et soi-disant à Lausanne, je me demande s'il n'aurait pas convenu d'ajouter à ces listes copieuses et consciencieusement dressées, quelques séries d'« impressions françaises de Vienne » avec lieu d'impression fictif ? Mais la récolte est riche, en quantité surtout. Et l'auteur n'est pas mal fondée à présenter son travail comme un chapitre oublié de Virgile Rossel, « La Littérature française hors de France ».

Henri TRONCHON.

21. Mlle Julia WITZENETZ. — *Le Théâtre français de Vienne (1752-1772)*, 1932, p.

Tables, index, répertoires des pièces, des noms d'acteurs et d'auteurs, seraient à eux seuls un excellent instrument de travail. L'introduction, assez étendue, pourrait porter en sous-titre : « Des rapports de la valeur d'un directeur de théâtre avec la qualité du spectacle » : on semble vouloir vérifier qu'ici tant vaut l'homme, tant vaut l'œuvre. Durazzo, qui nous est surtout connu par un passage des *Mémoires* de Casanova

et par sa correspondance avec Favart, et que Mlle Wizenetz qualifie d'aventurier, est un échantillon assez représentatif de l'époque, par son esprit d'intrigue, son activité, — non pas toujours désintéressée bien entendu. Il sut organiser une troupe excellente, monter des représentations comme Vienne n'en avait jamais vues, et la doter de ce qui lui manquait le plus : un spectacle raffiné, rappelant ceux de Paris ou de Versailles. Durazzo, en somme, c'est un Casanova au petit pied, qui se serait fait entrepreneur de spectacles. Sa fin même est magnifique, parce que conforme au personnage : disgrâcié, menacé de la ruine et peut-être de la prison, sauvé par une ultime marque de bienveillance du chancelier Kaunitz, Durazzo quitte Vienne, et là-dessus disparaît aussi la première danseuse de la troupe...

D'autre part, nous sommes initiés aux vicissitudes et même aux avatars de ce théâtre éphémère, à commencer par les genres nobles, tragédie et comédie, pour finir par la féerie et le ballet. Il est vrai, le maître de ballet n'était rien moins que Noverre, le véritable créateur du ballet, auquel il a donné ses lois, une fois pour toutes, dans ses fameuses « *Lettres sur la danse et les ballets* », selon Alexandre Weiler véritable philosophie de la danse »<sup>1</sup>.

H. GRENET.

22. László JUHÁSZ. — *Un disciple du Romantisme français : Madách et la « Tragédie de l'Homme »*, 1930, 62 p.

Les littératures des petits peuples subissant en général l'action des grandes nations, on s'empresse en Hongrie de rechercher les traces d'influences étrangères dans l'œuvre des écrivains même les plus grands. La *Tragédie de l'Homme*, le Faust hongrois, d'Imre Madách, a été traduite dans presque toutes les langues européennes, voire en espéranto et en hébreu, et représentée sur les scènes du monde entier. A maintes reprises on a voulu la rattacher surtout à Goethe et à Byron. Les philologues allemands, tels Arnold, n'entendent y voir autre chose qu'une copie ou une adaptation géniale du *Faust*. M. Juhász s'est proposé d'étudier ce que l'auteur hongrois doit à l'esprit français, fait jusqu'ici trop négligé. Il ne se contente pas d'établir des *parallèles* entre tels ou tels passages des œuvres à comparer. Il traite d'*influences* et des courants littéraires dont il pourra prouver que Madách les connaissait. Il part donc des lectures de l'auteur hongrois; il a consulté sa bibliothèque, ses manuscrits, ses lettres, et des notices contenant des pensées détachées: il sait ne retenir comme sources qu'un petit nombre de textes précis: on est bien loin d'en

(1) Cité par V. Oravetz, *Impressions françaises de Vienne*, p. 26.

avoir usé toujours ainsi avec Madách. Après un examen critique des recherches antérieures, M. Juhász met en relief la parenté d'esprit de Madách avec Lamartine, Hugo et Lamennais. Il consacre un chapitre aux idées Saint Simoniennes dont on retrouve l'empreinte dans la tragédie hongroise et il aboutit à la conclusion que voici : « Il n'y a pas de poète, il n'y a pas d'œuvre littéraire qui ait exercé une influence définitive sur Madách, c'est par toute une époque, c'est par des courants littéraires que fut formé le génie qui a donné naissance à cette œuvre. Madách, poète indépendant, n'est l'initiateur de personne, mais il est le disciple du romantisme français (p. 58) et sa *Tragédie de l'Homme* est « incontestablement l'œuvre la plus considérable qui fut jamais créée par un parent spirituel des romantiques français ». On voit tout l'intérêt de cette contribution à l'histoire des littératures, particulièrement en ce qui concerne l'expansion étrangère du romantisme français.

23. André BACH. — *Un humaniste hongrois en France : Jean Sambucus et ses relations littéraires (1551-1584)*, 1932, 98 p.

Après l'étude documentée de M. Faludi sur l'humanité Dudith et ses rapports avec des Français illustres, Murët, P. de la Ramée, Th. de Bèze et leur école, M. Bach a entrepris d'exposer les relations françaises d'un autre humaniste hongrois, J. Sambucus. Il fit en France plusieurs séjours, et sut gagner l'amitié du célèbre imprimeur Plantin, du philologue Henri Estienne, etc. Un de ses nombreux ouvrages latins fut traduit par Jacques Grévin. Dudith et Sambucus (Zsámboky János) représentaient donc dignement la Hongrie auprès de ce foyer intellectuel du monde qu'était déjà Paris au XVI<sup>e</sup> siècle. Par leur intermédiaire — et aussi par les nombreux étudiants hongrois de Sorbonne — les idées du plus important des trois centres humanistes dont parle M. G. Lanson, (Bordeaux, Poitiers, Paris), furent introduites dans la vie intellectuelle hongroise. Grâce à l'étude approfondie de M. A. Eckhardt sur Rémi Belleau, ainsi qu'à celles de MM. Horváth (Jodelle), Faludi (Dudith) et Bach (Sambucus), l'aspect hongrois du siècle des humanistes commence à entrer en pleine lumière.

Louis SIPOS.

24. Mlle Borbála Lovas. — *Mots d'origine hongroise dans la langue et la littérature françaises*, 1932, 212 p.

Etude patiente, en plus de deux cents pages très denses. Dictionnaire de mots, liste alphabétique des variantes, liste particulière des noms latins. Le tout, grâce à d'innombrables dépouillements de textes et publications anciennes ou récentes, où peut-être la cartographie tient une place excessive; d'autant

que les géographes français, on le sait bien, se sont laissé mettre des œillères par l'Autriche et l'Allemagne, et n'ont guère lu les noms hongrois sous leurs équivalents germaniques. Mais l'Introduction met en lumière les choses essentielles.

H. T.

Mlle Lovas s'est proposé de recueillir tout ce que la Hongrie, sa langue et son peuple, ont donné au français au cours de tant de siècles. Elle ne s'est pas contentée de dresser la liste des noms communs d'origine hongroise (coche, hussard, schako, soutache). Considérant cette influence d'un point de vue plus général, elle a cru nécessaire d'y ajouter beaucoup de noms géographiques de Hongrie et même quelques noms de famille historiques. Elle a consulté les sources les plus variées : dictionnaires, atlas, manuels, romans, etc. De ces dépouillements nécessairement incomplets, il ne pouvait résulter que des données un peu incohérentes. Les ranger par ordre alphabétique et, dans chaque article, par ordre chronologique, ne suffisait pas : il aurait fallu expliquer les formes relevées ou du moins le tenter. Faute d'une méthode très sûre et d'une préparation linguistique suffisante, l'auteur n'a pu entrer dans les détails de l'explication la plus simple, et elle n'a même pas réussi à interpréter les étymologies les plus frappantes. Elle va jusqu'à considérer comme empruntées directement au hongrois des formes telles que *Belgrade* (!) Hongr. *Belgrád*, ou bien « *Gyulafehérvár* », 55<sup>1</sup>, sans se rendre compte du fait que ce mot et encore mieux la forme *Belograd* est sûrement d'origine serbe et que pour toutes les autres variantes le hongrois ne pouvait servir que de langue intermédiaire. Quelquefois elle est obligée de reconnaître les formes empruntées à l'allemand, mais presque jamais elle ne veut admettre que les formes françaises soient d'origine slave. Elle n'hésite pas à attribuer au hongrois *Orava* (pour *Árva*, 111), *Osziek* (*Eszék*, 162), *Lewocz Lőcse*, 284), *Novigrad*, (346), *Socbodiska* (*Szabadka*, 482). *Szendrova* (*Szendrő*, 600), *Zrin* (*Zeriny*, 459), etc. Si nous revendiquons l'origine hongroise du mot *coche* — pour lequel la possibilité d'une étymologie tchèque s'est glissée même dans le *Dictionnaire étymologique* de MM. Bloch et Wartburg (t. I, p. 156), — aucun linguiste hongrois ne réclamerait sérieusement de telles formes si évidemment slaves... Par contre, ceux des noms géographiques qui remontent peut-être au hongrois parlé auraient mérité plus d'attention. Il est curieux de relever de nombreux cas de conservation du locatif en *-t* (*Domboüart* *Dombovárt*, 141, *Salankement* : *Szalánkeményt*, 426, *Sacmart* : *Szatmárt*, 593) ou en *-en* (originairement superessif). *Odorhelen* :

(1) Le chiffre indiqué, ici et plus loin, renvoie au numéro de la liste alphabétique des emprunts.

Udvarhelyen, 158. Les noms composés avec *-vár* qui ont changé leur terminaison en *-ard* (*Kolosvard* : Kolozsvárt, 63, *Segesrard* : Segesvárt, 449), ont été probablement influencés par une analogie graphique (comme *huszár* : *hussard*). Le nom de la rivière Temes présente un exemple du maintien de l'article hongrois : *Atemesch* (506). Il serait désirable qu'on établît le plus tôt possible le commentaire phonétique et morphologique des formes recueillies par Mlle Lovas. Une pareille étude aurait peut-être à examiner aussi les noms allemands de Hongrie, en rappelant que les cas, tels que *Oedemburg* (Ödenburg, 347) présentent la même assimilation que nous trouvons dans *Luxembourg*, *Nuremberg*, etc.

En somme, un recueil de données, relevées avec beaucoup de soin, mais sans beaucoup de méthode. L'analyse approfondie des mots français d'origine hongroise reste à faire.

Ladislas GÖBL.

\*  
\* \*

### III. — THESES DE DEBRECEN

25. Mlle Irène BINDER. — *Contributions à l'étude de l'emploi des prépositions en français*. (Adalékok a francia prepozíciók tanához).

Mlle Binder examine la question délicate et complexe de l'emploi des propositions en français, question dont le détail a été si souvent débattu par les grammairiens. L'étude et consciencieuse et intéressante; mais, malgré son titre prometteur, elle n'apporte rien de bien nouveau.

R.

26. Mlle Margit GÁSPAR. — *Grégoire Csiky et les Français*. (Csiky Gergely és a franciák), 1928, 57 p.

D'abord prêtre catholique, Csiky manifeste un goût très prononcé pour le théâtre français, publie des traductions de drames, et en compose aussi quelques-uns lui-même. Le succès vient. Il abandonne les ordres. Il fait un voyage, voire un séjour à Paris, où il fréquente les théâtres, voit jouer V. Hugo, Dumas père, Augier, Labiche, Sardou, Scribe, etc... Rentré dans son pays, il fait représenter une trentaine de pièces. Mlle Gáspár constate que les sujets sont ceux du théâtre français moderne et le style, imprégné d'expressions françaises. La technique aussi s'efforce d'atteindre cette légèreté nonchalante, cette sûreté, dont la technique française a le monopole (p. 55). La vie et l'œuvre de Csiky sont un élément fort intéressant dans l'histoire du rayonnement des idées françaises.

27. M. Zoltán MAGYAR. — *Le français de Hongrie*. (Magyarországi franciaság), 1932, 27 p.

C'est le premier vocabulaire complet des mots français usuels en hongrois; mots d'emprunt, qui ont subi un changement de sens ou de forme et eu, par là, en hongrois une vie particulière. Cet ouvrage a le mérite singulier d'être rédigé en deux langues, hongrois et français.

28. Mlle Magda KISZELY. — *Jules Verne et la Hongrie*. (J. Verne és Magyarországi), 1932, p.

L'étude est inspirée de certaines recherches de M. J. Hankiss (Budapesti, Szemle, 1930 : « Verne Gyula »). Elle met en relief le vif intérêt porté par Jules Verne à la Hongrie, où il aimait situer l'intrigue de ses histoires romanesques. Mlle Kiszely recherche les sources de ces œuvres à sujets hongrois, le point de départ de l'auteur, ses connaissances sur la Hongrie, etc... Elle a été admise à pénétrer dans la bibliothèque de la famille Verne, à Toulon et, la première, à consulter des manuscrits inédits de Jules Verne. Elle a pu ainsi préciser nombre de questions philologiques; et c'est en quoi réside l'intérêt de son travail.

Louis SIPOS.

\*  
\* \*

#### IV. THESES DE PÉCS.

29. Mlle Elisabeth KRÉMER. — *Maurice Barrès et le roman psychologique* (M. Barrès és a lélektani regény), 1928, 29 p.

Trois chapitres seulement ont été publiés, pour des raisons d'ordre pécuniaire. L'auteur étudie l'œuvre même de Barrès, dans son évolution, avec ses traits dominants. Elle a su dégager les sources psychologiques de cette littérature (« sentir le plus possible en analysant le plus possible »). Elle indique les liens qui rattachent son auteur à des Allemands tels que Goëthe et Wagner, à des Russes comme Tolstoï et Dostoïevski. Elle démontre aussi quels éléments d'inspiration Barrès doit à l'Italie. Dans les romans de l'auteur du *Jardin de Bérénice* elle retrouve toujours les traits caractéristiques de l'artiste ou de l'homme. En conclusion, elle insiste sur les résultats de cette vie grandiose sacrifiée sur l'autel de la Patrie. Bien que cette étude doive beaucoup aux ouvrages de R. Curtius et de A. Thibaudet, elle révèle un sens critique très vif.

Louis SIPOS.

30. Mlle Elisabeth SZILÁRD. — *Romain Rolland et l'Allemagne* (R. R. és Németország), 1919, 47 p.

Une introduction un peu bien générale reprend à Mme de Staël l'histoire des rapports intellectuels franco-allemands, reproduit, à propos de Goethe ou de Nietzsche, quelques jugements allemands sur les tendances des esprits français et des esprits germaniques, rappelle l'enquête du *Mercur* il y a trente ans, et des déclarations de Pierre Lasserre : une bonne partie de l'opinion française n'en est plus tout à fait là. Puis Mlle Szilard étudie les « sources de sympathie » entre Romain Rolland et l'Allemagne de Bach et Goethe, Beethoven et Schubert, etc..., dès l'enfance à Clamecy jusqu'aux voyages au pays rhénan et à l'amitié, à Rome, avec Malwida de Meysenbug qui donne au jeune homme « la clef d'un trésor perdu, la vieille Allemagne... l'Allemagne vivante ». C'est, ensuite, la manifestation d'une parenté véritable avec l'âme allemande : notion de Dieu et du monde, l'idée du Rhin, « Jean Christophe » comme « Entwicklungsroman » à la « Wilhelm Meister », et ce que le style y a de germanique aussi; comme points de comparaison, Descartes, Bergson, Flaubert. Un peu trop de jugements allemands, peut-être : on eût préféré une étude plus directe du texte, et de l'homme même. — L'Allemagne vue à travers les œuvres de R. Rolland : non seulement « Jean Christophe », mais aussi « L'Âme enchantée », « Colas Breugnot », etc.; le pays, la nature, la pensée, l'art; un grand désir de voir et de comprendre, une vive sympathie, quelques sévérités. Toute l'analyse est intéressante. — Les critiques, allemands et français, très récents; en France l'admiration a varié selon les camps, et le ton d'après-guerre n'est pas redevenu tout de suite ce qu'il était auparavant. Cela eût gagné sans doute à être un peu synthétisé, ou groupé davantage. Mais cet aperçu d'ensemble a bien son intérêt.

Henri TRONCHON.

31. Mlle Gizella GYURIS. — *Le Pessimisme intellectuel de Rousseau et Tolstoï*. (Rousseau és Tolsztoï kulturpesszimizmusa), 1930, 68 p.

Mlle Gyuris se propose d'étudier les traits communs aux deux grands penseurs. L'un et l'autre reflètent admirablement les luttes, les vertus et les vices de leurs époques; ils se prêtent donc à une comparaison. Ce travail a déjà été entrepris, à maintes reprises, à différents points de vue. On se contente ici de les comparer sous le seul aspect de leur pessimisme intellectuel ce qui n'avait jamais été le cas jusqu'ici. En fait, il y a entre eux, de ce point de vue, une parenté généralement re-

connue : mécontents de la civilisation, ils ont la conviction que les hommes sont corrompus par les arts et les sciences; le bonheur de l'humanité doit être, selon eux, recherché dans la vie des laboureurs, simple, dépourvue de tout artifice intellectuel, et à laquelle le monde devrait retourner. Tel est leur point de départ commun, et c'est dans cet ordre d'idées que les deux œuvres, si différentes d'ailleurs, se rencontrent.

Après l'introduction, Mlle Gyuris examine cette idée maîtresse chez Rousseau, en la suivant dans toute l'œuvre. Puis elle étudie l'influence de Rousseau sur l'écrivain russe, et analyse les analogies de l'idée pessimiste chez l'un et l'autre.

32. Mlle Rózsa FEJÉR. — *François Rákóczi II dans les mémoires français de son temps*, 1931, 30 p.

En un français fort agréable, l'auteur résume un grand chapitre des liens historiques franco-Hongrois. C'est un fait généralement connu que François Rákóczi II, inspirateur et chef de la guerre des Mécontents de Hongrie (1705-1711) joua un rôle important dans la politique extérieure de Louis XIV. Le Roi Soleil, trop intéressé à ce que les Habsbourg n'eussent pas les mains libres, suivait avec sympathie les luttes de Rákóczi contre l'Empereur d'Autriche; puis, constatant qu'il était de l'intérêt de la France d'employer les insurgés hongrois contre la maison des Habsbourg, il s'empessa de se procurer l'appui de Rákóczi par ses ambassadeurs et devint, par un accord formel, l'allié du Prince de Transylvanie à qui il servait une rente de 12.000 livres. Leur alliance dura aussi longtemps que les exploits de Rákóczi le firent victorieux, ou plutôt, tant que Louis XIV eut besoin de l'insurrection hongroise pour servir ses buts politiques dans la Guerre de Succession d'Espagne. Celle-ci terminée, survint aussi la défaite des Mécontents, et le Prince Rákóczi dut s'exiler. Le roi de France le prit sous sa protection et lui offrit l'hospitalité de la Cour de Versailles.

Les circonstances de cette alliance franco-hongroise n'étaient ignorées ni des savants, ni du public; de nombreuses allusions littéraires y ont été faites de part et d'autre. Plusieurs études ont déjà été consacrées à cette question par des érudits français et hongrois, mais il nous manquait une documentation fournie par les contemporains eux-mêmes, par l'opinion publique de la société contemporaine telle qu'elle se reflète dans les mémoires. Le travail de Mlle Fejér comble cette lacune. C'est une sorte de dossier littéraire de cet épisode commun à l'histoire des deux pays.

33. Antal KOZMA. — *Une version du « Télémaque » en vers hongrois au XVIII<sup>e</sup> siècle.* (Fénelon Télémaque-jának egy XVIII. századi magyar verses feldolgozása), 1932, 177 p.

Contribution précieuse à la popularité de Télémaque. Outre l'original, le roman célèbre de Fénelon fut lu en Hongrie, au XVIII<sup>e</sup> siècle, en traductions latine et hongroise. Il y eut deux versions hongroises dont chacune fut éditée à plusieurs reprises. A côté de celles-ci il nous est resté une version en vers, œuvre de Martin Hriagyel, devenue manuscrite. L'auteur, curé d'un petit village hongrois, n'a travaillé que sur des traductions, entre autres *Magyar versekben foglaltatott Télémakus* (Télémaque en vers hongrois), dont le manuscrit original date de 1756. En étudiant le Télémaque de Hriagyel, M. Kozma a pu constater qu'il n'eut pas pour modèle l'œuvre originale de Fénelon, mais la traduction latine de Trautwein, très répandue en Hongrie au XVIII<sup>e</sup> siècle, et la première traduction hongroise de Télémaque, faite par le Comte Haller. Il examine comment l'œuvre s'est transformée en passant de Fénelon à Trautwein et Haller, et quels sont les mérites de Hriagyel. A son avis, le curé hongrois n'est pas un simple chroniqueur des événements rapportés dans le roman; il vise encore un autre but, plus important au point de vue de la littérature hongroise: il veut mettre l'action de Télémaque à la portée du public hongrois. Il se sert d'expressions, de tournures populaires, de bons-mots et de proverbes, qui prêtent à son ouvrage un caractère particulier, différent de l'original.

L'étude, méthodique est intéressante, est suivie d'un résumé français. Elle sera un utile complément à l'article de M. A. Eckhardt, *Télémaque en Hongrie* (Revue des Etudes Hongroises, t. IV, p. 166-171) et à l'ouvrage de M. Chérel sur le prestige et l'influence de Fénelon au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Louis SIPOS.

34. Tibor ENGEL. — *Aspirations positivistes chez d'Alembert* (Pozitivisták törekvések d'Alembert-nél), 1930, 62 p., avec bref résumé final en français.

Après quelques pages d'introduction (logique et métaphysique, science et intuition, différenciation des concepts de temps et d'espace, Auguste Comte et Oswald Spengler), on aborde l'attitude de d'Alembert à l'égard des problèmes philosophiques. Il est mathématicien et physicien, philosophe et métaphysicien aussi, mais en fonction des recherches scientifiques exactes; il se récuse devant ce qu'elles ne peuvent aborder. Positivisme de sa théorie de la connaissance qui nie la création comme une impossible absurdité, renonce à connaître

les causes et à tenter une explication de certains phénomènes fondamentaux; sa notion de l'espace et du temps; sa logique, défiante des hypothèses et orientée vers des fins d'utilité provisoire. Selon M. Engel, notre XX<sup>e</sup> siècle se sent assez loin de ce genre de spéculations, à la fois orgueilleuses et volontairement limitées. « Moments positivistes » dans la conception scientifique de d'Alembert : notamment en mathématiques et en mécanique. Enfin, place qu'il occupe dans l'histoire du positivisme, de Bacon à Auguste Comte, en passant par Locke et Berkeley; son rôle de précurseur, en partie négatif, mais pénétrant, qui voit les problèmes sans essayer de les résoudre ni même, le plus souvent, les poser dans leur ampleur. L'auteur est bien informé des travaux récemment consacrés à d'Alembert et au positivisme, en France et en Allemagne. Son analyse, qui est nette, eût gagné encore à les suivre parfois avec moins de déférence.

Henri TRONCHON.

---

## HISTOIRE

---

### NOUVELLE MISE AU POINT DE L'HISTOIRE DE HONGRIE

*Magyar Történet* [Histoire Hongroise], par Bálint HÓMAN et Gyula SZEKFÜ. Ouvrage en 7 volumes. Budapest. *Imprimerie de l'Université*, 1928-1932, in-4°; Tom. I, 442 p., Tom. II, 368 p., Tom. III, non encore paru, Tom. IV, 437 p., Tom. V, 427 p., Tom. VI, 495 p., Tom. VII, non encore paru.

MM. Valentin Hóman et Jules Szekfű sont professeurs à l'Université de Budapest. M. Hóman est actuellement ministre de l'instruction publique et des cultes et M. Szekfű dirige la revue politico-littéraire très répandue, *Magyar Szemle*. La matière a été répartie entre les auteurs de la façon suivante : M. Hóman a composé les trois premiers volumes qui vont jusqu'à 1526, c'est-à-dire jusqu'à la bataille de Mohács, date capitale dans l'histoire hongroise; M. Szekfű s'est chargé des quatre derniers volumes qui vont jusqu'à nos jours. L'ouvrage est accompagné de nombreuses cartes et tableaux généalogiques, ainsi que de plusieurs planches hors-texte et d'une vaste bibliographie indiquant les livres et les sources consultés.

Avant de relever *les faits* de notre histoire qui se présentent dès maintenant sous un autre jour, nous nous permet-

tons de déterminer *l'esprit* dont sont animés nos deux historiens, MM. Hóman et Szekfű.

En envisageant ainsi notre travail, nous nous trouvons, dès le point de départ, en présence d'une question fondamentale :

L'historien, en tant qu'historien, doit-il porter des jugements d'ensemble sur la valeur morale des époques historiques ou ne doit-il pas plutôt se borner à expliquer ces époques en les considérant comme des formes de pensée successives qui ne sont ni morales, ni immorales, mais étrangères à la moralité ? Dans leur œuvre de synthèse historique, MM. Hóman et Szekfű n'examinent point cette question. Il leur semble évident que la réponse à une telle question ne peut être différente de celle qui ressort de leurs sept gros volumes, à savoir que l'historien ne peut se dispenser de formuler des jugements de valeur. Ce principe une fois admis, il est clair qu'une pareille attitude à l'égard du passé dépend essentiellement de deux causes : 1. de la façon dont MM. Hóman et Szekfű ont été influencés par les faits tous récents dont chacun de nous garde le souvenir toujours vivant ; 2. d'un autre fait, plus spécialement objectif, à savoir de la récente évolution des sciences historiques en Hongrie. Tel est l'état d'esprit dans lequel nous devons nous placer pour comprendre cette œuvre qui est sans doute la plus remarquable parmi nos récents travaux historiques.

Les années 1918-1920 marquent à coup sûr une date capitale dans l'histoire de la pensée hongroise. C'est, d'une part, l'abandon définitif des anciens concepts du libéralisme et, d'autre part, leur remplacement par de nouveaux principes dits chrétiens-nationaux. Entre deux façons de penser aussi dissemblables, aucune conciliation ne pouvait être possible, surtout en Hongrie. Ce pays, en effet, après la catastrophe de 1918 et l'écroulement de la monarchie millénaire de Saint Etienne, avait dû subir la dictature bolchévique qui, pendant 133 jours, bouleversa de fond en comble l'ordre social et économique. Il apparaît ainsi très nettement que le changement survenu dans la manière de penser a été pour une part influencé par un légitime ressentiment contre les événements survenus.

M. Hóman et plus particulièrement M. Szekfű ont pris part à l'élaboration de cette pensée nouvelle, appelée « Redressement Moral », encore vivante aujourd'hui. Dans un livre antérieur, qui traite de l'époque libérale et qui a été écrit pour le grand public, M. Szekfű juge sévèrement les trois générations libérales dont l'œuvre a eu, selon lui, comme conséquence logique cette période de bouleversement, et, du même coup, il les rend responsables des désastres de 1918-1919. Le sous-titre donné par M. Szekfű à cette même époque explique assez clairement son attitude : « Histoire d'une période de Décadence ». Dans ce même livre, M. Szekfű fait bon marché

de toute la production littéraire dite « de Budapest » en invoquant l'esprit chrétien national du plus grand Magyar, celle du comte Etienne Széchenyi (1791-1860). D'ailleurs, pendant que M. Szekfű s'adressait au grand public, M. Hóman, de son côté, travaillait avec ardeur à la reconstitution du Musée National Hongrois de Budapest, fondé en 1802 par le comte François Széchenyi, père du comte Etienne.

Telle est la première raison — toute subjective — qui explique la morale stricte que MM. Hóman et Szekfű mettront au service de leurs jugements historiques. La seconde raison (d'ordre objectif) nous permettra de comprendre le rôle d'un principe moral une fois adopté. C'est le changement dans la méthode historique qui s'est opéré au cours des vingt ou vingt-cinq dernières années. Pendant cette période, les synthèses faites à l'occasion du millénaire hongrois (1896) étaient encore en circulation et, à l'extérieur, rien ne faisait douter que nos idées philosophiques concernant l'essence de l'histoire et par conséquent celle de la synthèse historique, étaient en train de se modifier sensiblement. Il serait inutile d'insister plus longuement sur cette proposition communément admise, s'il n'existait pas sur ce point une divergence entre notre conception et celle des Français. En effet, tandis que les sciences historiques hongroises, à la remorque de la science allemande, se rapprochaient des sciences sociologiques et psychologiques, les sciences françaises, passant elles aussi par la sociologie, penchaient cependant vers la philosophie. (Synthèse historique). En d'autres termes, l'attention des historiens hongrois, suivant l'impulsion de la sociologie, fut attirée au début par les grands rapports qui unissent entre eux les phénomènes historiques et vers les liens de dépendance qui existent entre les problèmes. Puis, par suite de l'interprétation de l'histoire et de la psychologie, on chercha à découvrir les mobiles des actions humaines, ainsi que les rapports conscients et subconscients, et cela, en tout premier lieu, dans l'âme qui est le domaine de la vie affective.

Notre science historique a donc acquis une largeur de vue remarquable, aboutissant d'une part à une perspective d'ensemble, et d'autre part gagnant en profondeur. Après ces deux étapes préalables se firent jour les doctrines de la *Geistesgeschichte*, venant toujours des milieux historiques allemands, relatives à la manière d'établir des synthèses. D'après ces doctrines on étire certaines idées à travers l'histoire entière et sur ces idées, qui dépassent nécessairement les cadres qui les ont vu naître, on projette la suite des événements historiques. Les événements ainsi envisagés apparaissent déformés par ce souci d'avoir une morale constamment au service de nos jugements. Et ce que les historiens dénomment le sens de l'évolution historique ne devient donc qu'une simple courbe morale.

Ce nouveau chemin que se fraie la pensée historique, semble être moins praticable que les deux précédents qui touchaient aux domaines de la sociologie et de la psychologie. Il apporte cependant, et cela dans un autre sens, bien des idées qui sont incontestablement fructueuses. Sans critiquer les auteurs, nous nous bornons donc à constater qu'avec cette *Geistesgeschichte* nous établissons des synthèses non sur la raison, comme il résultait du contact de l'histoire et de la philosophie, mais sur une certaine morale choisie par l'auteur, consciemment ou inconsciemment. La conception de l'histoire fondée sur la raison nous amène à cette vue du passé dont le genre est essentiellement l'histoire de la civilisation. La conception de l'histoire, fondée sur une morale quelconque, présente, par contre, le passé à travers une atmosphère alourdie, comme des événements du domaine moral dont le genre ne dépend que de la constitution psychique de l'écrivain et du milieu qui l'entoure.

MM. Hóman et Szekfű avaient contribué beaucoup à la diffusion de cette conception, notamment par un livre rédigé sous leur direction intitulé « Les nouveaux chemins de l'historiographie hongroise ». Dans ce livre ils ont réussi à faire collaborer, dans le même esprit, un nombre considérable de nos historiens.

En ce qui concerne M. Jules Szekfű, il est guidé à travers les siècles hongrois par l'idée chrétienne, plutôt même catholique et, dans la mesure où celle-ci n'est pas contraire au catholicisme, par l'idée nationale (plus exactement par le patriotisme). En conséquence, ses jugements sont influencés par la morale catholique et son histoire devient une étude morale de la nation hongroise envisagée de ce même point de vue catholique. C'est dans les chapitres sur le siècle des Lumières et sur le siècle du Baroque que ses vues sont le mieux exposées.

Chez M. Hóman, le sentiment religieux cède la place à un *sentiment national*, légitime en soi. Il reste cependant plusieurs choses à discuter, car pour lui toute question historique se ramène en fin de compte à une appréciation dictée par le point de vue politique et revient à se demander si la structure de l'Etat correspond ou non aux exigences de l'époque considérée. Très caractéristiques à cet égard sont les figures d'Arpád, le conquérant du pays, de Saint Etienne, le fondateur de l'Etat, et de Béla III, l'organisateur de l'Etat.

En tout cas, s'il fallait choisir entre les deux conceptions, on opterait pour celle de M. Hóman qui permet d'envisager la vie comme dynamique, qui nous fait sentir le devenir et d'après laquelle l'avenir de l'intelligence ne serait pas définitivement clos.

\*  
\*\*

Certes, il serait utile d'examiner à fond les questions que nous nous sommes permis de soulever à propos de l'ouvrage de MM. Hóman et Szekfű. Pourtant, nous ne pouvons le faire ici, dans les cadres de ce bref exposé, dont le but est de présenter au public français cette nouvelle synthèse de l'histoire hongroise. Nous nous bornerons simplement à indiquer encore que la querelle qui se livre presque partout dans les milieux historiques du monde civilisé trouve en Hongrie un champ de bataille privilégié en raison de la situation spéciale de ce pays redevenu, après la totale séparation d'avec l'Autriche, ce qu'il était auparavant : le carrefour où s'entrechoquent les civilisations latine, germanique et slave. En nous abstenant donc d'une analyse plus profonde, nous passerons en revue l'ensemble des questions qui dès maintenant se trouvent présentées sous un nouveau jour.

La vieille division de l'histoire, d'après Cellarius, en deux parties : le moyen âge et l'époque moderne, ne figure plus ni chez M. Hóman, ni chez M. Szekfű. Pour le premier, ce sont les différents types de l'organisation de l'Etat qui indiquent les coupures dans la suite des événements; les limites historiques, d'après M. Szekfű portent plutôt un caractère moral. L'un des auteurs a étudié l'histoire jusqu'en 1526, l'autre à partir de 1526. Cette date représente sans nul doute, quel que soit le point de vue où l'on se place, une scission bien nette dans notre histoire.

\*  
\*\*

Nos sources historiques mentionnent, pour la première fois, l'existence des Hongrois quand, par suite de l'expansion des empires romain et hun, commence le mouvement des peuples barbares intercalés entre eux : la migration des peuples de l'Asie. Cette migration eut lieu à la fin du premier siècle et au commencement du second; c'est alors que, liés à l'organisation politique des grands peuples nomades, les Hongrois furent aussi poussés vers l'Occident. L'examen de l'origine des Hongrois conduit à cette conclusion fondée plutôt sur des preuves linguistiques :

Le peuple hongrois est né de l'union des éléments finno-ougrien et turco-ougrien poussés les uns vers les autres à des époques très reculées; au cours des siècles, il a absorbé de nouveaux éléments tures et, sporadiquement, des éléments caucasiens et iraniens. Mélangé dès l'origine, ce peuple constitue une parfaite unité ethnique dès la seconde moitié du ix<sup>e</sup> siècle, non sans porter toutefois le cachet du mélange de races qui eut lieu auparavant. La constitution physique change selon l'individu; elle a le caractère tantôt finnois, tantôt turc; la langue est finno-ougrienne, la culture est turque; mais dans le corps, dans la langue et la culture, on remarque

également des traits hérités de l'autre branche, de même que des traces évidentes d'influences caucasiennes et turques ultérieures (Hóman, I. 93).

Le lieu de naissance (vers le V<sup>e</sup> siècle, I: 27) de ce peuple mélangé, de culture plutôt turque, s'étend entre la région forestière de la Sibérie Occidentale et la steppe de l'Eurasie.

Les événements suivants tendent à la conquête du pays. Après qu'ils eurent accompli la séparation politique d'avec les peuples nomades, les chefs prirent pour le sort du peuple des mesures qui attestent de leur part une maturité politique surprenante. La situation géopolitique incertaine des deux patries (Lébédie, Etelköz) durant l'époque de la migration fit apparaître la nécessité de se procurer une nouvelle patrie (I. 69-74). C'est selon des points de vue stratégiques plus conscients que s'effectue l'organisation d'un nouveau pays : de la Hongrie. (I. 127, 130).

En esquissant les portraits des chefs, l'auteur souligne nettement la différence entre la volonté politique des Hongrois et celle des Slaves environnants. C'est dès ce moment-là, que les Hongrois, avec leur civilisation d'origine turque, démontrent leur supériorité culturelle sur les Slaves de niveau inférieur, supériorité qu'ils conservent pendant de longs siècles. Un Arpád, un Bulcsu, citoyen d'honneur de l'empire Byzantin, un Levente sont les brillants génies d'une splendide lignée.

La préparation diplomatique et militaire de la conquête ainsi que son exécution, conformément à un plan, est indubitablement le mérite personnel du prince Arpád... Les guerres contre la Moravie, la Pannonie, la Bulgarie qui précédèrent la conquête du pays, les contrats diplomatiques conçus dans le but d'isoler les populations de la nouvelle patrie d'avec les puissances qui régnaient sur elle, les guerres contre l'Italie du Nord et la Bavière pour assurer le résultat de la conquête contre toute attaque constituent les chaînons d'une conception politique et militaire formée de façon consciente par un esprit excellent, conception qui nous rappelle les meilleurs diplomates-généraux de l'Orient : Motun (roi des Huns), Attila, Bajan, Kurt, et les kagans turcs. (I. 130, 134).

Ce sont ces noms qui firent aux Hongrois une réputation terrible en Europe chrétienne. Leur renommée se répandit vite par suite de leurs « expéditions », celles-ci n'étaient pas un but en elles-mêmes, mais visaient à leur assurer la puissance parmi les peuples voisins qui convoitaient l'héritage de la Pannonie assujettie aux païens.

La théorie de la guerre pour la guerre — écrit M. Hóman I. 153 — s'est profondément enracinée dans l'opinion publique et aujourd'hui encore, il est difficile de nous en libérer. Pourtant, dans les guerres et les traités de paix hongrois, au X<sup>e</sup> siècle, il est impossible de ne pas constater un effort conscient pour assurer les fron-

tières, organiser la paix, consolider le pouvoir et conclure des alliances avantageuses tant au point de vue militaire qu'au point de vue économique.

L'auteur prouve cette affirmation largement et de façon convaincante. Il mesure *l'importance de ces combats sur le terrain européen* en constatant que :

Ils ont versé beaucoup de sang, ils ont causé encore plus de maux et de désastres, mais ils ont été indirectement utiles à la culture européenne. Ce sont les hussards hongrois qui ont enseigné aux peuples chrétiens de l'Europe occidentale l'art des combats équestres, de l'édification des forteresses, de la défense contre les armées orientales. De même que jadis la stratégie des Huns et des Avars avait transformé le système de défense et d'attaque des Byzantins, de même la stratégie des Hongrois transforma celui des peuples occidentaux qui, durant les siècles suivants, porte la marque de la culture guerrière hunno-turque (I. 156).

Voici comment M. Hóman comprend *la portée historique et culturelle de l'établissement des Hongrois en Europe* :

La culture spécifiquement turque des conquérants hongrois, avec ses éléments propres, asiatiques, iraniens, arabes, persans et grecs, assimilés pendant des siècles, soit directement, soit par suite de l'influence hunno-turque, — culture résultant d'un développement de quatre siècles, — était supérieure non seulement à la culture des peuples parents (finno-ougriens) abandonnés et des peuples agriculteurs turcs (Petchénègues, Ouz, Comans), venus de l'Asie au IX<sup>e</sup> siècle, mais encore à celle des peuples slaves voisins.

Sur le territoire de la nouvelle patrie, l'arrivée des Hongrois parmi les peuples slaves, habitant les forêts, unis par des liens sociaux relâchés, encadrés par des formes politiques étrangères franque et bulgare, signifiait la réorganisation des disciplines politiques et militaires qu'avait désagrégées la débâcle de l'empire franc et le commencement de l'exploitation économique des riches territoires laissés en jachère.

C'est leur culture, dont le niveau s'élevait progressivement depuis des siècles, et leur organisation politique et militaire supérieure à celle des peuples slaves voisins qui rendit les conquérants hongrois capables de fonder, dans la vallée du Danube et de la Tisza, l'Etat hongrois et de jouer un rôle considérable dans l'Europe médiévale. (Hóman, I. 116-117).

En esquissant les *traits caractéristiques des Hongrois* de l'époque de la conquête, l'auteur invite justement celui qui veut utiliser les documents de cette époque à choisir parmi les sources les éléments qui ont trait à l'activité politique des Hongrois; ceux-ci, colorés par une aversion passionnée contre les peuples païens, sont inaptes à fournir la caractéristique d'un peuple. En se fondant sur d'autres documents, l'auteur résume le caractère des Hongrois du IX<sup>e</sup> siècle de la manière suivante :

En rapportant ces données les unes aux autres et en composant un ensemble de mosaïque, nous voyons debout devant nous le Hongrois conquérant en qui il ne nous est pas difficile de reconnaître l'aïeul du paysan hongrois, attaché à la liberté, connaissant ses droits, s'intéressant à la politique, réservé vis-à-vis des étrangers, circonspect, rusé même, pourtant au fond de cœur ouvert et droit, vaillant dans les combats, bien que souvent instable, courageux aussi dans la lutte pour la vie, travailleur, endurant, taciturne, avare en paroles, mais en même temps aimant le bien-être, le luxe et, dans ses divertissements, plein de bonne humeur (I. 95).

La situation de la nouvelle patrie — les dirigeants s'en aperçurent bien vite — posa la nation devant un grave problème : il fallut *choisir entre trois civilisations* qui toutes trois réclamaient pour elles-mêmes la large plaine du Danube et de la Tisza : la chrétienne-latine, la grecque-byzantine, la païenne-turque; il fallait choisir en sachant qu'il faudrait justifier par les armes, devant les deux civilisations écartées, l'attachement à la troisième. Ainsi donc, d'après M. Hóman, le choix s'explique non par la coïncidence des hasards, non par une clémence providentielle, mais encore une fois par un acte conscient. Ce choix, comme nous le savons, fut fait en faveur de la civilisation chrétienne-latine; il fut accompli par Géza et Saint Etienne, le Clovis hongrois. Pourtant jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, l'esprit chrétien ne conquiert pas l'âme hongroise au point d'exclure les tendances spécifiquement nationales, comme ce fut le cas dans les autres pays de l'Europe occidentale. C'est là un point de vue important de M. Hóman sur lequel il aurait même dû insister davantage (II. 23, 45, 160, 188, 246). C'est ainsi que l'esprit de Saint Etienne et de Saint Ladislas ne prédomine pas dans la première partie de l'histoire et que Árpád, Béla III et Charles I y jouent un rôle considérable.

Béla III est le fondateur de la grande Hongrie médiévale. Avec lui, une *civilisation expressément française* s'implanta dans la vallée du Danube où elle conserva sa position jusqu'au tournant historique qui eut lieu en 1526. Le rayonnement de l'Université de Paris s'arrête seulement au seuil des Carpathes qu'il traversera cinq siècles plus tard. Les revenus de Béla III étaient égaux à ceux de Richard Cœur de Lion et à ceux de Louis VII de France, dont la fille Marguerite avait épousé ce monarque hongrois.

Sous André II (1205-1235), *les fondements du royaume patrimonial s'ébranlèrent brusquement* et c'est alors que commença la grande transformation qui devait aboutir à l'affaiblissement de l'ancienne puissance centrale et à la formation du régime féodal. Jadis, on examinait à part, cette évolution et on reprochait à André II d'avoir dilapidé la puissance et les forces du pays. M. Hóman conçoit cette question autrement et nous avertit que :

L'évolution hongroise, en dépit de son caractère national particulier, est organiquement liée à l'évolution de l'Europe occidentale. Certains événements de cette évolution sont incompréhensibles sans la connaissance de l'évolution de l'Europe occidentale. Dans le passé, notre historiographie a malheureusement négligé d'étudier les influences et les rapports inter-européens et cette négligence a eu pour conséquence un jugement unilatéral et erroné sur l'individualité et sur l'époque d'André II (II. 357).

Avec de telles considérations, la responsabilité historique s'éclipse devant les idées de l'époque et l'auteur disculpe André II de l'accusation d'avoir dilapidé les biens de l'Etat (II. 42, 52, 60).

Très originale est la manière dont M. Hóman se représente cette grande *transformation qui eut lieu au XIII<sup>e</sup> siècle*. Il rattache tout cet ensemble de questions au changement survenu dans la politique étrangère qui provoque ces modifications à l'intérieur du pays. C'est l'établissement parmi les Hongrois d'éléments ethniques semi-nomades poussés par les empires orientaux, qui, selon lui, détermina la grande transformation, commencée déjà sous André II, dans l'âme et la société hongroises, dans les finances, les affaires militaires, etc.

Le XIII<sup>e</sup> siècle et davantage encore les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles sont *l'époque de la grande puissance hongroise*. Les développements qu'en fait M. Hóman sont profonds. Il étudie la morphologie des territoires de l'Etat et des alentours et il recherche l'unité géographique la plus apte à une organisation militaire et économique. Aux termes de sa conclusion, il distingue nettement les aspirations politiques de caractère impérialiste et les aspirations strictement liées à la formation du territoire. Il constate que jusqu'à Béla III, on ne peut pas parler d'aspirations impérialistes dans l'histoire hongroise. Plus tard même, il ne peut être question de véritable impérialisme que dans les actions dirigées vers le Nord et l'Orient. De telles actions, dirigées vers le Sud, eurent lieu sous le signe de la propagation de la foi et elles furent toujours appuyées par Rome.

Le tome III qui n'est pas encore paru, embrassera la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, le XV<sup>e</sup> et les débuts du XVI<sup>e</sup>, jusqu'en 1526.

Les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles — et ici nous sommes déjà dans la partie écrite par M. Szekfű, — constituent *l'épopée héroïque de la nation hongroise aux côtés de la chrétienté*. Ce sont deux siècles sanglants, dans chacun desquels trois générations donnèrent leur vie pour défendre la civilisation chrétienne adoptée par St Etienne. Pendant deux siècles et demi, la nation hongroise a fait un rempart de son propre corps afin de défendre la civilisation chrétienne. Si les Hongrois, par l'établissement d'un nouvel Etat, par la guerre défensive contre les Tartares, par la propagation de la foi chrétienne dans les pays

balkaniques, par la croisade, n'avaient peut-être pas encore mérité le droit de cité parmi les peuples européens, ces deux cent cinquante années et même le XVI<sup>e</sup> siècle seul suffiraient à lui assurer une place d'honneur parmi eux. Un tel témoignage de solidarité européenne est un fait sans précédent sur le continent. Pendant que les peuples slaves, cédant à la force, liaient partie avec les Turcs, les Hongrois accomplissaient héroïquement leur devoir sur le bastion le plus avancé de l'Europe d'alors. M. Szekfű souligne avec énergie cette suite de faits.

*L'époque turque* a amené des changements fondamentaux dont la nation souffre encore aujourd'hui. C'est la domination turque qui sépare en deux parties l'histoire hongroise, prospère au moyen âge, qui déforme ses relations politiques, économiques, sociales, ralentit son développement intellectuel et c'est elle enfin qui causera la catastrophe de 1918<sup>1</sup>.

C'est un produit spécifiquement turc que la survivance en Hongrie de la *grande propriété terrienne*. Dans la débâcle générale qui suivit Mohács, la grande propriété était, semble-t-il, la seule base sur laquelle on pouvait réorganiser la nation hongroise. La grande propriété remplit des fonctions d'Etat dans le domaine politique, économique et social. C'est sans doute à M. Szekfű qu'appartient le mérite d'avoir mis en valeur la mission de la grande propriété à cette époque.

M. Szekfű démontre encore que *la séparation de la Transylvanie d'avec la mère-patrie* et sa constitution en Etat particulier sont les conséquences directes de la pénétration des Turcs au milieu du pays. En Transylvanie, l'autonomie n'avait aucune racine dans le passé. Le Nouvel Etat s'est soulevé simplement sur l'ordre du sultan. C'était donc un Etat artificiellement formé. Le premier siècle de son existence sans traditions accuse le plus grand désordre; l'idée d'un Etat transylvanien n'existe pas et le plus grand problème qui se pose aux hommes d'Etat politiques est de savoir comment on reconstituera l'unité hongroise. Une conscience politique transylvanienne ne se forme qu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle quand ce territoire est rattaché à la mère-patrie.

C'est la domination turque qui produit dans le pays un *changement géographique*, ce qu'on appelle la « puszta ». En rasant, pour des raisons stratégiques, les forêts sur la plaine hongroise jadis fertile, on détermina un changement des conditions climatiques et le terrain où florissait jadis le blé commença à se sodifier et se transforma en un désert de sable. Pendant que la plaine se métamorphosait ainsi sous le joug

(1) Pour expliquer la catastrophe de 1918, M. Szekfű remonte dans son histoire jusqu'à l'époque turque; tandis qu'auparavant, il considérait ces événements comme une conséquence logique de la « *décadence libérable* ».

turc, la Transdanubie et la région arrosée par la Tisza devenaient une savane couverte de marais sans fin, de broussailles énormes et de mauvaises herbes. Le pays fertile est devenu une région sauvage. Un village détruit de fond en comble, abandonné de ses habitants, dans un site sauvage où un clocher ou un pan d'église sont les seuls vestiges d'une civilisation passée, voilà « la puszta » ! Triste spectacle ! remarquent les contemporains.

Dans cette région sauvage, le Turc, par ses quotidiennes menaces, ses massacres, a chassé, véritablement extirpé du pays les Hongrois chrétiens. A leur place immigrèrent des peuples balkaniques alors semi-nomades, assujettis aux païens, des Serbes, des Valaques, des Wendes, des Ousks, etc. qui avancèrent jusqu'aux vieux Bude, causant de grands dégâts dans la population du pays. Ils semèrent les germes de la question des nationalités qui a coûté à la Hongrie sa dignité de grande puissance parmi les pays du Danube Central. La statistique établie sur la base des listes d'impôts donne une image stupéfiante des pertes subies. A la fin du XV<sup>e</sup> siècle, sur les quatre-vingts millions d'habitants que comptait alors l'Europe, quatre millions appartenaient à la Hongrie, sans compter les territoires conquis. A cette époque, cela représentait une puissance comme seules en possédaient l'Angleterre et la France. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, après l'expulsion des Turcs, sur la population de l'Europe dont le chiffre s'est accru jusqu'à cent trente millions, la Hongrie ne possède plus que deux millions et demi sur lesquels un million six cent mille seulement sont de nationalité hongroise. Les Hongrois qui formaient jadis 5 % de la population européenne n'en constituent plus maintenant que 2 %. Si l'on tient compte des pertes de sang considérables subies par la nation et de la situation qui en découle, la conclusion de M. Szeffü est évidente :

...L'état de choses actuel n'existe que parce que Mohács a brisé l'élan de la Hongrie, très puissante au Moyen Age. Sans Mohács et sans la conquête turque, il y aurait aujourd'hui, en Hongrie, une population de 25 à 30 millions de Hongrois, d'une parfaite unité ethnique, une grande puissance, égale à ces voisines, l'Allemagne et l'Italie, qui aurait pu, grâce à sa situation et à sa valeur spécifique, éviter à son peuple les souffrances surhumaines des siècles passés et celles des dernières décades<sup>1</sup>.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle put, après l'expulsion des Turcs, s'occuper des problèmes soulevés par leur domination : la réorganisation politique, économique et sociale du pays. L'aspect culturel de ce siècle est montré sous un nouveau jour par M. Szeffü qui l'appelle culture baroque.

(1) Cf. *Revue Mondiale*, 15 décembre 1926.

C'est une nouvelle époque, oublieuse de son existence matérielle, dont les yeux comme au moyen âge, se fixent sur la morale et la religion éternelles, sur la patronne céleste de la Hongrie, la bienheureuse Vierge Marie. Sous ces formes extérieures de la chrétienté universelle, M. Szekfű aperçoit un *nationalisme hongrois* exubérant, mais naïf qui, d'une part, prépare les grandes transformations du XIX<sup>e</sup> siècle, d'autre part, fournit aux Hongrois l'occasion de réparer les pertes éprouvées sous la domination turque. (VI, 171).

C'est ainsi que, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la Hongrie se présente dans le concert des nations occidentales avec de profondes blessures contractées au cours de sanglantes bourrasques, mais ces blessures sont guérissables et elle fera partie intégrante du monde européen.

Chaque génération forme sa propre conception du passé; c'est ainsi que l'élite des historiens actuels a aussi formé la sienne. Il est compréhensible que cette génération, dont l'âme déjà mûre et consciencieuse a été éprouvée par la catastrophe du pays et par les souffrances terribles du peuple et est encore assombrie par la vive douleur de Trianon, ne puisse, lorsqu'elle contemple le passé, se délivrer de tels souvenirs.

(Paris).

T. BARÁTH.

Árpád KÁROLYI. — *Németújvári gróf Batthyány Lajos főbenjáró pöre*. [Le procès et l'exécution du comte Louis Batthyány de Németújvár]. Publié par la Société d'Histoire Hongroise. Budapest, 1932. Imprimerie de l'Université. I<sup>er</sup> volume [introduction en langue hongroise] XVI, 658. — II<sup>e</sup> volume [actes en langues allemande, française et anglaise] VIII, 691.

Au temps de la monarchie austro-hongroise, Árpád Károlyi fut attaché au service du Haus-, Hof-, und Staatsarchiv, dont il devint le directeur. Le gouvernement hongrois lui accorda le titre de secrétaire d'Etat et l'Académie Hongroise lui témoigna sa reconnaissance par maintes récompenses. Árpád Károlyi méritait tous ces honneurs par la vigueur de sa critique et par le niveau littéraire des investigations qu'il a poursuivies durant une cinquantaine d'années. Les mémoires parlementaires et les sources de l'histoire moderne de la Hongrie lui doivent beaucoup de volumes excellents. Quel dommage pour la culture littéraire hongroise que ces ouvrages, dont l'impeccable documentation et la critique sévère sont relevées par un style d'une rare souplesse, aient paru dans des séries « difficiles », tandis que ses autres ouvrages ont été publiés dans des pério-

diques peu répandus. Quoi qu'il en soit, Károlyi a le mérite d'avoir publié les écrits de Döbling de Széchenyi dont il a expliqué les origines dans une introduction magistrale. Il lui appartenait également de raconter la fin tragique de Louis Batthyány, premier ministre du premier ministère hongrois. La Hongrie, qui n'avait pas attendu 1848 pour manifester son indépendance, aspirait en 1848 à l'élargissement des organes de l'Etat dans une tendance constitutionnelle. L'entourage de la dynastie, accoutumé à l'absolutisme, était incapable de faire une distinction quelconque entre les diverses tendances (constitutionnelle, libérale, radicale et républicaine) et il fut tout naturellement amené à penser que la Révolution viennoise du 6 octobre avait été fomentée par Batthyány, cet esprit délicat, aristocratique, qui était foncièrement attaché à la dynastie. Or on lui reprocha d'avoir refusé sa signature obligatoire et d'avoir préparé l'indépendance absolue de la Hongrie en réponse au parlement de Francfort qui avait projeté l'unité de l'Allemagne et de l'Autriche. Puis il fut accusé de ne pas avoir fait des négociations avec les Croates, avant le soulèvement de Jellachich. Selon l'opinion du juge militaire qui mena l'enquête et plus tard le procès, Batthyány n'était pas « directement le coupable », « la défense du pays faisant partie des devoirs sacrés que se partagent le roi et le premier ministre », et l'on proposa de négliger toutes les accusations remontant à l'époque du ministère; tout de même, sous la pression du pouvoir supérieur, il fallut le condamner à mort. Les pouvoirs supérieurs qui malgré la conviction opposée du juge militaire, ont forcé la condamnation à mort, n'ont pas permis à l'enquête d'interroger les princes qui connaissaient l'activité de Batthyány et ils ont recélé des actes importants. De ces actes cachés, ceux qui concernent l'affaire croate, ont aujourd'hui l'importance la plus dramatique. Ces actes font voir que Batthyány, autorisé par le gouvernement hongrois, qu'on accuse parfois à tort de nationalisme exagéré, proposa l'organisation d'un ministère croate indépendant, envisageant même une scission complète de la Croatie, en maintenant seulement les relations dynastiques et économiques. Jellachich, le bon Croate, fut attendri en entendant cette proposition et Batthyány put retourner de Vienne à Budapest avec la conviction que le problème croate était arrivé à sa solution. Ultérieurement Lažur, ministre de la guerre à Vienne, réussit à persuader Jellachich d'attaquer la Hongrie, sous prétexte que les ministères hongrois des affaires étrangères, de la guerre et des finances, étaient subordonnés au ministère de Vienne. Il est inutile de faire remarquer que cette exigence n'a rien à faire avec les aspirations de la Croatie, il est également inutile de souligner l'idéalisme de la proposition du gouvernement hongrois, mais il faut noter que

cette proposition avait été faite par Batthyány à une époque où l'empereur-roi Ferdinand V lui avait assuré que Jellachich n'attaquerait pas la Hongrie. On croyait que Batthyány avait été accusé de haute trahison par les Hongrois exaltés [ses fidèles craignaient qu'il ne soit tué par la populace de Pest], mais Károlyi démontre qu'il avait déjà failli perdre la vie à Vienne dans la Révolution du 6 octobre; en tous cas le fait qu'il ait été poursuivi par la dynastie, semblait absurde. Et cependant, il fut exécuté par le gouvernement de François-Joseph et par son stratège Haynau, surnommé « l'hyène de Brescia ». A la nouvelle de l'exécution, la presse autrichienne elle-même s'indigna, et le gouvernement fut obligé d'interdire plusieurs journaux. Mais il n'était pas possible de faire taire la presse étrangère, surtout en France et en Angleterre. Aussi, le duc Schwarzenberg fit-il composer un plaidoyer avec Schmerling qui joua dans cette affaire un rôle honteux. Cette faible excuse, pleine de mensonges, n'a été publiée en France que par le seul *Constitutionnel*, mais pourvu de cette remarque : « Nos mœurs françaises n'admettent point les excès de ces rigueurs ». Senzenborff, le juge militaire qui a mené l'enquête et le procès, s'évanouit en entendant la sentence et cria à l'infâmie. Dans ses Mémoires, tout récemment publiés, il a noté que « toute son âme est secouée par un orage intérieur en pensant au procès de Batthyány ». Károlyi prend la défense de François-Joseph, dont la jeunesse est une circonstance atténuante, mais personne ne peut s'étonner que, à côté de l'exécution des 13 généraux d'Arad, exécutés le 6 octobre, la mort de Batthyány reste une de celles que la nation hongroise n'a jamais pu pardonner à la dynastie des Habsbourg.

(Budapest).

Pál Török.

1. Ferenc OLAY. — *A magyar történelemírás francia mestere : Sayous Eduárd. François d'Olay. Un maître français de l'histoire hongroise : Edouard Sayous.* Budapest, 1933. Edition de la Fédération Nationale Hongroise, in-8°, 98 p., avec 18 illustrations et fac-similés.

2. Miklós NAGY. — *Sayous Ede k. tag emlékezete.* A. M. T. Akadémia elhunyt tagjai fölött tartott emlékezés. [Souvenir d'Edouard Sayous, associé étranger. Discours prononcés à la mémoire des membres défunts de l'Académie des Sciences de Hongrie]. Vol. XXI, fascicule 4. Edition de l'Académie 1931, in-8°, 40 p.

1-2. — Deux études ont été consacrées, il y a deux ans, à l'historien Sayous. Ferenc Olay a visité et décrit les lieux où Sayous vécut et travailla; il publie les jugements concernant sa personne, en y ajoutant une bibliographie précise, tandis que

Miklós Nagy s'efforce d'une façon indépendante de déterminer la place qu'occupe Sayous parmi les historiens. Il n'avait pas plus de sept ans, lorsque la guerre des Hongrois pour l'indépendance attira l'attention du monde civilisé sur la Hongrie, et, il en avait dix-sept, quand la légion hongroise se constitua dans l'armée de Napoléon III. Dans les appréciations d'Eugène de Savoie et de Gentz, Sayous a aperçu le rôle important de la Hongrie, et, il a remarqué « les services que la Hongrie a rendus à la civilisation, d'abord en mettant son corps en travers du chemin de la barbarie, et plus tard par son indomptable attachement à la liberté ». Son attention est conquise par ce peuple, qui a vécu son âge d'or sous une dynastie française, mais, qui avant celle-ci, avait en Orient, subi l'influence profonde de l'art français, en attendant qu'elle connaisse celle de Calvin. Il réussit à triompher des obstacles que lui opposait une langue étrangère et il eut le mérite de constituer une bibliographie critique des sources et des manuels relatifs à l'histoire de la Hongrie. Cet ouvrage, étant le premier de ce genre, a été bientôt traduit en hongrois, on le feuillette encore aujourd'hui avec utilité. S'adressant à un public français, il multiplie les comparaisons avec l'histoire occidentale et néglige ce qui n'a qu'un intérêt proprement hongrois. D'autre part, il veut faire un ouvrage savant et il abandonne souvent le récit familier pour publier de longs détails puisés dans les sources. Signalons, comme particulièrement typique de sa manière, le chapitre consacré à l'époque de la révolution française, qui fut d'abord une étude à part, et dont la narration attrayante et précise garde beaucoup de fraîcheur. Les portraits de Mátyás Hunyadi et de Miklós Esterházy sont excellents et, ce qu'il écrit des Angevins n'a pas été dépassé : « le désordre grandit le rôle des Angevins qui ont fondé ici une féodalité régulière et disciplinée ». Il n'exagère pas dans la comparaison de l'histoire des Hongrois avec celle des Anglais. « En 1840, les orateurs magyars pouvaient être fiers de leur pays, entourés de gouvernements despotiques, ils avaient sauvegardé les principes parlementaires sans oublier le progrès des classes les plus humbles ». Depuis des siècles, ainsi que le constate Sayous, il y avait chez nous un système de deux chambres et notre patrie était un des Etats les plus équilibrés : « une petite noblesse nombreuse, plus nombreuse qu'en aucun autre pays d'Europe..., la royauté n'empêchait pas la construction des châteaux, mais elle empêchait le démembrement du royaume ». Naturellement, il insiste sur l'influence de l'esprit français en Hongrie. Comme œuvre d'art, son livre a le grand défaut d'être inégal. L'invasion des Tartares et l'époque de la révolution française formaient des études spéciales, et l'isolement de ces deux études se fait sentir d'une façon très nette. C'est à cause de cela que quelques-uns de ses problèmes se trouvent déplacés

et que les lignes principales, tout en restant perceptibles, ne sont pas marquées très nettement. Sayous veut donner le tableau de la totalité de la vie nationale, « qui n'est restreint ni par les limites d'une province, ni par un point de vue spécial », et la réalisation de ce programme lui réussit, à partir surtout du XVI<sup>e</sup> siècle, qui cesse déjà de ne fournir que des monuments fragmentaires. Bien qu'il n'ait guère utilisé les sources inédites, l'ouvrage de Sayous atteint le niveau de son époque. Ses défauts ne doivent pas nous faire oublier la place qu'il a tenue dans l'historiographie hongroise.

PÁL TÖRÖK.

1. Baron Albert VON KAAS et Fedor LAZAROVICS. — *Der Bolschewismus in Ungarn*. München. *Sudost-Verlag Adolf Dresler*, 1930, in-8°, 315 p.

2. Elemér MALYUSZ. — a) *A vörös emigráció*. [L'émigration rouge]. Etudes parues dans la Revue *Napkelet*, t. IX (1931). b) *Sturm auf Ungarn*. Volkskommissäre und Genossen im Auslande. München. *Sudost-Verlag Adolf Dresler*, 1931, in-8°, 295 p.

3. István WEIS. — *A mai magyar társadalom*. [La société hongroise d'aujourd'hui]. Budapest. *Magyar Szemle Társaság*, 1930, in-8°, 239 p.

4. Comte Imre KÁROLY. — *A kapitalista világrend válsága*. [La crise du régime capitaliste]. *Panthéon*, 1931, in-8°, 79 p.

5. István WEIS. — *Hová? A magyar jövő útja*. [Où va la Hongrie ?] Budapest; *Athenaeum*, 1931, in-8°, 238 p.

Ces cinq ouvrages tracent à grands traits l'image de cette période que la nation hongroise a parcourue depuis 1918, date de la débâcle par laquelle se termina la guerre mondiale. A grands traits, bien entendu, puisque malheureusement nous ne sentons que depuis peu le besoin de traiter scientifiquement les questions actuelles. Toutefois nous ne pouvons établir le bilan qu'*après* avoir examiné la marche générale des événements. C'est un fait que les trois derniers ouvrages suivent ce principe, tandis que les deux premiers, voulant déjà nous instruire *au cours* des recherches, deviennent par trop subjectifs et, pour des succès d'un instant, nous privent de la possibilité d'atteindre un but supérieur.

1. — Les quatre années de la guerre mondiale ont exigé la totale tension des forces nationales. Il en résulta qu'à la fin de la quatrième année, la nation entière était transformée en un vaste mécanisme dont les parties obéissaient machinalement aux ordres du centre. La volonté de la masse étant écartée,

le maître de la Hongrie était celui qui s'était introduit au centre et s'était emparé de millions d'hommes parfaitement organisés. Vers 1918, cette situation — de même que le total épuisement moral et matériel — était à peu près celle de tous les autres pays belligérants. C'est dans ces circonstances qu'eurent lieu la révolution dite d'octobre et la dislocation des liens quatre fois séculaires qui unissaient notre Etat à l'Autriche. Les prisonniers de guerre qui revenaient de Russie semèrent dans le chaos général des idées bolchévistes. Le 21 mars, dans la débâcle générale, un petit groupe bien organisé s'empara du pouvoir en proclamant la dictature du prolétariat. La dictature de cette clique dura jusqu'au 14 août. « D'ailleurs, il n'y avait en Hongrie ni communisme, ni dictature ouvrière. Sous le couvert de dictature du prolétariat, quelques personnes dominaient et opprimaient non seulement la bourgeoisie ou la classe paysanne, mais encore celle des ouvriers » (2. b. — p. 16).

2. — Quand la contre-révolution blanche eut balayé ce petit groupe qui comptait aussi quelques éléments de talent et enthousiastes, celui-ci quitta la Hongrie et passa à l'étranger, tout d'abord à Vienne. Il fut constamment guidé par l'idée de rentrer en Hongrie après avoir constitué de grandes masses autour de lui. Il avait pour principal moyen de propagande la presse rédigée à l'étranger. C'est cette activité de la presse qu'examine M. Mályusz dans la mesure où les documents amassés à Vienne et à Budapest lui permettent de s'en rendre compte. Sur la base de ses documents, il distingue nettement trois phrases dans la campagne de presse de l'émigration : a) la première quand le centre de l'organisation était à Vienne, ville dirigée alors par un gouvernement social-démocrate, et quand le groupe voulut effectuer sa rentrée en Hongrie avec l'aide de la Russie SS. Après l'insuccès de la guerre russo-polonaise de 1920, cette conception s'avéra inutilisable : la Russie est trop faible pour pouvoir apporter une protection efficace; b) une autre phase suit cette amère conclusion : l'idée de l'alliance avec les Etats de la Petite-Entente. Ce dessein naïf échoua soudain, au début de 1922; c) depuis lors, un troisième projet inspira l'action du groupe : atteindre ce but en gagnant les sympathies des peuples démocratiques de l'Occident. Selon l'auteur le mouvement d'émigration se ralentit considérablement vers 1928, aussi cesse-t-il dès lors de s'en occuper.

3. — M. Weiss examine très courageusement les classes actuelles de la société hongroise (1929). Il reconnaît le caractère un peu vétuste (féodal-aristocratique) ainsi que le peu d'homogénéité de l'organisation sociale en Hongrie comparée à celle des autres pays d'Europe. Cette situation est chronique,

mais c'est seulement maintenant qu'elle vient d'apparaître en pleine lumière après les épreuves qu'ont entraînées pour nous le démembrement du territoire et l'ébranlement des bases économiques.

4. — L'étude de M. Weiss est en quelque sorte complétée par celle de M. Karolyi, frère de l'ex-président du Conseil, Jules Károlyi. Il examine la situation de la Hongrie dans les cadres de la crise mondiale, ce qui lui fournit l'occasion de reconnaître certains rapports spécialement hongrois et d'apprécier la politique intérieure des dix dernières années en Hongrie. Au cours des constatations qu'il est amené à faire, M. Károlyi s'efforce d'envisager les possibilités d'issue. Bien que la solution ne puisse pas être clairement indiquée, il voit nettement que celle-ci ne saurait tarder.

5. — Dans son nouvel ouvrage, M. Weiss, se fondant sur ces faits, cherche également à trouver une réponse à cette question : où tend à proprement parler l'évolution actuelle ? Son livre est plutôt le résumé des opinions quotidiennement développées dans les revues et les journaux sur la politique étrangère hongroise, la société, la morale, la religion, etc... Il apporte peu d'idées neuves.

T. BARÁTH.

Adorján DIVÉKY. — *Az aranybulla és a Jeruzsálemi királyság alkotmánya*. [La Bulle d'Or et la Constitution du royaume de Jérusalem]. *M. T. Akadémia*, in-4°, 1932, 29 p.

L'auteur a choisi comme sujet de son étude la charte fondamentale des libertés nobiliaires au Moyen Age hongrois, la Grande Charte de notre pays : la Bulle d'Or de 1222. Cette étude se distingue par la façon nouvelle dont il envisage le problème. En effet, au regard de l'époque en question, et surtout en face d'une stipulation de la charte assurant à la noblesse le droit de résistance, l'auteur formule la question de la façon suivante : quelles peuvent être les origines de telles idées visant à une restriction laïque du pouvoir royal, restriction laïque qui est tout à fait étrangère à l'esprit ecclésiastique d'alors ? Or, en s'appuyant sur des documents d'archives, il parvient à démontrer que ces idées ont été importées du Royaume français de Jérusalem autour des années 1217-1220, lors de la croisade hongroise sous le roi André II. Certains Croisés hongrois, devenus plus tard fonctionnaires du roi, avaient passé, en effet, plus de deux ans sur ce territoire dont la constitution comprenait, par la force même des choses, plus d'éléments laïques que celle des pays européens et, pendant ce séjour, ils se familiarisèrent avec cet état de choses qu'ils réalisèrent, à leur retour en Hongrie.

T. B.